

FERRU SOPHIE
21 30 39 17
MASTER 2 MISS



Etre une jeune fille à Empalot

Entre Pressions et Adaptations



Directrice de recherche : Hasnia-Sonia Missaoui

2016-2018

L'auteure de cet écrit tient à préciser qu'elle est sensible aux questions de genre et aux effets de domination sexuelle inscrit dans la langue française et dans le fait que celle-ci stipule que le masculin l'emporte sur le féminin. Il aurait été plus convenable dans cet écrit de féminiser tous les termes utilisés lorsque cela était pertinent, mais nous n'avons malheureusement pas pu le faire. Nous tenons cependant à attirer l'attention des lecteurs et lectrices que lorsque nous utilisons tous type de substantifs qui renvoient à des personnes, ils renvoient aussi bien à des personnes de sexe masculin que de sexe féminin.

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont contribué à la réalisation de cette recherche, qui m'ont accompagné, qui m'ont renseigné et qui m'ont soutenu au cours de ce travail.

Ainsi, je remercie Hasnia Sonia Missaoui, ma directrice de mémoire qui m'a conseillé tout au long de ce travail. De part son écoute et ses conseils j'ai pu accomplir ce mémoire.

Je tiens à remercier également les membres de l'association AIFOMEJ pour m'avoir accueillie au sein de leur structure durant deux ans. Leur gentillesse et leur partage d'expérience m'ont permis de m'insérer dans la vie associative du quartier.

Je remercie vivement Kieran pour m'avoir motivé et soutenu durant ces deux années, mais surtout pour avoir eu la patience de relire mainte fois cet écrit.

Enfin, je tiens à remercier toutes les personnes interrogées lors de mes enquêtes et toutes celles qui ont su m'apporter leurs aides par leurs conseils, leurs critiques et leurs souvenirs.

Sommaire

Remerciements.....	3
Introduction	6
Méthodologie	10
L'observation	12
<i>L'observation participante</i>	12
<i>L'observation non-participante</i>	13
Les entretiens	15
Implication dans la recherche.....	16
Empalot, un quartier prioritaire de la ville pas comme les autres	18
Banlieue, quartier, cité ?	19
Histoire	21
Géographie	24
Démographie.....	26
Couverture associative et culturelle.....	27
Etre jeune fille de quartier populaire	28
Jusqu'à quand est-on jeune ?	28
Sociologiquement, qu'appelle t-on jeune de quartier ?	30
Des pressions multiples	34
La sphère familiale	34
L'environnement de la rue, le « Que va-t-on dire ? »	37
Le devoir de virginité.....	42
L'auto-stigmatisation	43
Conséquences et Stratégies	45
Etre invisible	45
<i>Sortir du quartier</i>	48
<i>L'habit</i>	49
<i>Le voilement</i>	52
L'entrée dans la religion.....	54
Une sexualité méconnue	60
<i>Le dysfonctionnement de la transmission</i>	61
<i>Stratégies de contournements</i>	66
La scolarité	69
La remise sur le droit chemin	71
Conclusion	73

Bibliographie	76
INDEX	80
Brèves descriptions des enquêtés-e-s.....	81
Guide d'entretien jeunes filles	83
Guide d'entretien jeunes garçons	86
Guide d'entretien travailleurs- sociaux	89

Introduction

« Je les vois dealer devant l'école, filer et faire les cons

Brûler des bagnoles, fumer du chichon

Enfin tout ça, j'ai vu à la télé »

Nik ta mère, Bigflo et Oli (2015)

De part mes origines et ma culture je me suis toujours sentie proche des jeunes des quartiers populaires sans jamais les avoir rencontrés. J'ai longtemps pensé avoir les mêmes envies, les mêmes problèmes, je me suis cherchée à l'adolescence en tant que française puis en tant que marocaine, je me suis convaincue que j'aimerais vivre en cité, dans un lieu où je côtoierais des personnes recherchant les mêmes choses que moi, je me sentais appartenir à la catégorie des « jeunes de quartier » sans jamais m'y être rendue. Mais un jour, mon frère, qui pourtant avait été élevé dans les mêmes conditions que moi, tint des propos qui me heurtèrent « *Ce sont tous des racailles, on ne peut rien faire pour eux, ils sont fainéants...* ». Je me sentais trahis par mon frère, touchée personnellement, je ne comprenais pas comment il pouvait tenir de tels propos. C'est ce moment d'incompréhension qui me poussa à lire des écrits sociologiques sur la question. Je découvris alors la présence d'un réel problème de représentation des jeunes de quartiers populaires dans notre société, qu'une certaine peur, proche du racisme y était associée. Cette peur, T. Guenolé¹ la nomme la *balianophobie*, elle est « *un mélange de peur et de haine envers le « jeune-de-banlieue ». Tel qu'il est haï et craint par les balianophobes, le « jeune-de-banlieue », c'est en fait la quintessence de trois figures elles-mêmes profondément haïes et craintes par les classes dominantes françaises : le pauvre, le jeune, et le musulman (c'est-à-dire, sous le vocabulaire pseudo-culturel, l'Arabe).*»² De mon opinion, je ne suis pas d'accord avec le fait de prétendre que cette balianophobie ne soit présente que chez les classes dominantes, d'après mes expériences elle est vécue chez

1. GUENOLE T. *Les jeunes de banlieues mangent-ils les enfants ?*, 2016

2. Ibid, p.13

beaucoup de monde, toutes classes confondues. Mais d'où ce mouvement de balianophobie pourrait-il venir et comment fait-il pour toucher une large part de la population en France ?

Ainsi ce sont les médias et le cinéma qui en sont les principaux vecteurs. Tous deux ne mettent en scène que la minorité infime des jeunes de cité délinquante, violente, criminelle et faisant du « business »³. J. Berthaut⁴ a étudié le traitement des banlieues par la rédaction de la chaîne France 2. Il montre que les reportages concernant les jeunes de cité et les cités en générale sont produits comme des courts-métrages dont le scénario et la mise en scène sont décidés en amont du tournage afin de répondre aux exigences du public. En théorie, les reporters devraient aller sur le terrain, récolter de la matière première et en déduiraient par la suite plusieurs angles possibles pour rendre compte de ce qui se passe. Mais en pratique le processus est l'exact contraire, avant que le reporter ne parte sur le terrain, la rédaction a déjà décidé l'aspect du reportage et son contenu ; la récolte d'image est donc déjà définie à l'avance. Un des journalistes travaillant sur le thème des cités, témoigne de la difficulté de traiter d'autres sujets que ceux du jeune de quartier populaire trafiquant et dealant. C'est dans ce contexte que se mettent en place les *fixeurs*⁵. Ce sont des contacts locaux qui sont spécialisés dans le fait de fournir aux journalistes des autochtones appropriés au script demandé, ainsi, s'il faut une femme musulmane, le *fixeur* trouvera une femme portant au moins le *tchador* et au mieux le *niqab*, s'il faut une migrante africaine il choisira une "mama" subsaharienne avec une tenue traditionnelle colorée. Car, comme ils sont rémunérés, les "*fixeurs*" doivent fournir exactement ce que le journaliste veut, ainsi il n'hésitera pas à fournir de faux témoignages. Pour répondre aux besoins économiques, les rédactions en chefs font le choix de ne traiter les banlieues que sous l'angle de la violence, de la délinquance et du criminel, contribuant ainsi à enraciner le stéréotype balianophobe du jeune de cité. Il en est de même pour le cinéma. Le premier film traitant des jeunes de banlieue fut *La Haine* (1994), film de Matthieu Kassovitz qui a été d'une grande utilité publique puisqu'il a servi à lever le voile sur les bandes de jeunes de cité et sur les cités elles-mêmes. Il a également permis de dresser un inventaire précis et complet des interactions entre ces jeunes et le reste de la société. Travail d'ethnologue plutôt que de réalisation, ce film a eu de nombreux effets pervers. Le personnage de Vinz et de ses deux acolytes, sont devenus l'image fidèle de tous

3. De manière générale le terme business fait référence à des activités commerciales et financières, mais dans le langage populaire il est associé aux affaires embrouillées et douteuses.

4. BERTHAUT J. *La banlieue du « 20 heures »*, 2013

5. Ibid p. 176

les jeunes de banlieue (exemple de la reprise de la petite bande pour représenter les jeunes de banlieue dans les sketches *Les Guignols de l'info*). Le succès de ce film créa par la suite un sous-genre dans le cinéma français : les films sur les jeunes de banlieues. Certes certains ne représentent pas les jeunes sous l'angle de la délinquance et de la violence (*Le Ciel, les Oiseaux et... ta mère !* (1999), *L'esquive* (2004), *35 rhums* (2009), *Les Kairas* (2002)...). Mais l'écrasante majorité de ces films reproduisent tout de même l'image du malfrat des cités (*Raï* (1995), *Petits frères* (1999), *Yamakasi* (2001), La saga *Banlieue 13* (2004,2008), *Camping à la ferme* (2005), *Les Mythos* (2011), *Intouchable* (2011), *Paulette* (2013), *La Cité Rose* (2013)). Le cinéma français nourrit ainsi lui aussi les propos des balianophobes.

Tout cela emmène donc à ce que T. Guenolé nomme le *triangle des banlieues*⁶, qui est un jeu d'acteur en trois pôles :

- Des éditorialistes et autres producteurs du discours balianophobes ;
- Les grands médias et le cinéma spécialisés, qui véhiculent sur les jeunes de banlieue des représentations balianophobes;
- Le public français, dont l'écrasante majorité inculque des opinions balianophobes.

A l'intérieur de ce triangle, la réalité principale des jeunes de banlieue disparaît (ensemble des heurs et malheurs des jeunes de banlieue dans leur totalité, dans toute leur diversité et leur complexité) : la réalité marginale (heurs et malheurs de l'infime minorité parmi eux qui sont des criminels, des délinquants ou des bandes errantes) s'impose seule en scène.

Mais en regardant tous ces écrits médiatiques, scientifiques, les discours politiques et les œuvres audiovisuelles nous nous rendons vite compte que tous cela ne traitent que d'une partie de la population des quartiers populaires. Où sont donc les pères ? Les mères ? Les personnes âgées ? Les enfants ? Les jeunes filles ? La banlieue n'est-elle réellement habitée que par des jeunes garçons ?

Dans ce mémoire j'ai fait le choix de ne m'intéresser qu'aux jeunes filles vivant dans les quartiers populaires. Je souhaite, contrairement aux écrits les plus nombreux, les faire connaître et les faire parler. Lors de mon terrain exploratoire je me suis rendue compte qu'en

6. GUENOLE T. *Les jeunes de banlieues mangent-ils les enfants ?*, 2016. p.43

plus d'intéresser les professionnels par l'originalité d'aborder les jeunes filles, ceux-ci ont tout de suite fait le lien avec un problème les préoccupant : la faible présence des jeunes filles des activités socioculturelles, qui d'après eux serait en lien avec l'augmentation de la pratique religieuse dans les quartiers. A la suite de cela, j'ai fait le choix de ne pas me concentrer uniquement sur les questions de religion, mais de chercher s'il n'existait pas d'autres raisons qui pourraient faire que ces jeunes filles fréquentent peu les espaces publics, mais également, si la faible présence des filles étaient la seule conséquence présente dans le quartier d'Empalot.

A la suite de ces éléments, je me suis donc demandée **est-ce que les jeunes filles du quartier d'Empalot sont soumises à des pressions sociales et familiales ? Et si cela est le cas, quelles en sont les conséquences sur leurs choix de vie ?**

En me basant sur mes lectures et mes entretiens exploratoires j'ai émis trois hypothèses :

- Les jeunes filles du quartier d'Empalot seraient soumises à différentes pressions sociales et familiales.
- Ces pressions sociales et familiales favoriseraient une séparation genrée à partir d'un certain âge chez les jeunes qui encourageraient par la suite une disparition des jeunes filles des différents espaces du quartier.
- Ces pressions sociales entraîneraient des conséquences plus ou moins lourdes sur les manières de vivre dans le quartier, les manières d'être et le devenir des jeunes filles d'Empalot.

Méthodologie

« J'ai appris qu'un chercheur ne se tourne pas vers la recherche qualitative par défaut de formation, ni parce qu'il ne connaît pas les statistiques, mais bien parce qu'il cherche une autre voie »

P. Deslauriers

Dans le cadre de cette recherche j'opte pour une approche compréhensive. C'est une démarche consistant à reconstruire les motifs conscients des conduites, des comportements, des représentations des personnes. Elle met en évidence les facteurs extérieurs, ainsi c'est l'individu qui produit la société. Le but est donc de comprendre et non d'expliquer. Cette sociologie compréhensive s'inscrit plus généralement dans le mouvement de l'école de Chicago (1920-1930). L'apport principal de cette école de pensée réside dans le fait que les chercheurs effectuent des enquêtes sociologiques en milieu urbain. Ils vont alors s'intéresser à plusieurs phénomènes liés à cette urbanisation tels que les migrations vers la ville et la formation de ghettos. En somme, ils tentent d'étudier la « ville moderne » afin de montrer les transformations sociales.

Afin de répondre au mieux à cette approche j'ai choisi d'utiliser une méthodologie qualitative. La recherche qualitative produit et analyse des données descriptibles comme des paroles écrites ou dites et les comportements observables des personnes. Elle est intéressée par le sens et par l'observation d'un phénomène social en milieu naturel. A l'inverse la recherche quantitative, centrée bien plus sur des statistiques, analyse des échantillons plus larges mais moins en profondeur. La démarche d'enquête qualitative correspond à l'*idéal type*⁷ de M.Weber, selon lequel un concept est forgé à partir de plusieurs caractéristiques répartie plus ou moins également dans un individu. Cette conception de la recherche sociologique accorde aux sentiments, aux émotions, aux représentations une importance particulière.

Mon terrain de recherche se trouve être le quartier d'Empalot, un quartier du centre de Toulouse. Ce choix est dû à diverses raisons : la première est que c'est un lieu que je côtoie

7. Weber M. *Essais sur la théorie de la science*, 1992, p. 181

depuis mon arrivée sur Toulouse il y a 5 ans. Habitante du quartier, je m'y déplace quotidiennement, connaissant ainsi les lieux importants, il me sera donc plus simple d'en parler aussi bien dans ce mémoire qu'avec les personnes avec qui je m'entretiendrai. De plus, étant bénévole dans une association de ce quartier depuis deux ans (je reviendrais sur ce point un peu plus tard) et y ayant également effectué un stage de quatre mois, je commence à connaître de plus en plus les habitant-e-s des lieux et ainsi mon insertion dans le quotidien du quartier me sera simplifiée. Deuxièmement, la position géographique, l'histoire et l'activité culturelle du quartier en font un quartier prioritaire de la Ville de Toulouse intéressant et spécifique sur lequel je consacrerai un chapitre plus loin dans cet écrit.

Cette approche compréhensive m'emmène à l'usage de deux méthodes d'obtentions de données qualitatives : l'observation et l'entretien semi-directif.

L'observation

J'ai choisi de travailler avec deux sortes d'observations, celle participante et celle non participante

L'observation participante

La méthode d'observation participante, méthode première de l'ethnologie, consiste à partager pendant une durée importante, une partie de l'existence du groupe social que l'on étudie afin de pouvoir bénéficier d'un point de vue de l'« intérieur » de ce groupe. Il consiste donc à être témoin des comportements des individus ou d'un groupe dans leur lieu d'activité, en évitant évidemment toutes actions qui modifieraient leur comportement. En pratique il est évident qu'il n'est pas possible d'être complètement à l'extérieur de l'action, en effet le simple fait d'être présente dans le groupe va inévitablement changer le comportement des individus. Ce type d'observation demande des compétences sociales et intellectuelles, il faut être capable de s'adapter à son environnement, être en mesure de mémoriser les données (il n'est pas possible de stopper l'activité pour prendre des notes) et savoir interpréter les données recueillies. J'ai réalisé ces observations lors de deux contextes : le premier se déroula dans un groupe d'aide aux devoirs auxquelles je participais en tant que bénévole. Le groupe était constitué de 11 enfants (5 garçons et 6 filles) âgés entre 11 et 14 ans, scolarisés dans les trois collèges environnants (Marcelin Berthelot, Emile Zola et Jean Moulin) en classe de 6^{ème} et 5^{ème}. Je les ai accompagnés sur une période de 2 ans, deux fois par semaine de 18h à 19h30. Si au départ je pensais préférable de suivre des enfants plus âgés (niveau fin collège-lycée), au fur et à mesure je me rendis compte que cela n'était pas nécessaire, car le groupe des 6^{ème}, 5^{ème}, a été bien plus révélateur de phénomènes que je ne le pensais. D'un côté, la parité garçons-filles était respectée et de plus leur grand nombre m'a permis de rencontrer des enfants de différentes origines, de différents niveaux scolaires et donc d'avoir bien plus de points de vue que dans les autres niveaux où les enfants ne sont jamais plus de cinq et presque exclusivement que des filles. Ce qui est également intéressant, est le passage des enfants en sixième, c'est à cette période que beaucoup commencent à côtoyer de nouvelles personnes, à se construire comme adolescent, à avoir les premiers cours d'éducation sexuelle, et pour certains à rentrer activement dans la religion (commencement du ramadan par exemple).

Mon second terrain d'observation fut lors de mon stage de 4 mois dans l'association AIFOMEJ. Etant la plupart du temps à un poste d'animatrice, j'ai pu évoluer avec de nombreux jeunes (entre 6 ans et 18 ans). Même si une grande majorité des enfants était très jeunes, j'ai pu à travers eux voir l'influence directe de l'entourage familial contrairement aux adolescents qui entrent dans un âge où les pairs ont une grande importance. De plus, souvent naïf, les enfants n'hésitent pas à livrer des aspects de leurs quotidiens et de celui de la famille quelque peu personnel (ce qu'un adolescent ne ferait pas), cela m'a donc permis un regard intrusif dans la vie de ces familles, me révélant donc des aspects que je n'aurais pas obtenus avec les adolescents.

L'observation non-participante

Pour ce qui est de l'observation non-participante elle consiste à observer un terrain sans révéler son identité de chercheur, cette position est simple à tenir quand on se trouve dans un lieu ouvert à tous comme un lieu public. J'ai réalisé cette observation dans différents lieux. La première a été effectuée sur la place du métro Empalot, le lieu de passage le plus important du quartier. Cette observation a été effectuée durant un weekend de chantier urbain⁸ où nous avons observé la place durant trois jours consécutifs à plusieurs plages horaires. J'ai également fait de l'observation dans la médiathèque d'Empalot, le mercredi, le samedi et pendant les vacances, période où un nombre incroyable d'enfants du quartier viennent investir les lieux (espaces détente, ludothèque, salle PS4⁹). Parallèlement à ces deux lieux principaux, j'ai observé divers lieux du quartier (parcs de jeux, supermarchés, places, fête de quartier) mais également en extérieur du quartier comme la rue Saint Rome (rassemblant beaucoup de jeunes de quartiers populaires de Toulouse), la médiathèque centrale de Toulouse et la ligne de bus 38, ligne principale reliant Empalot au Centre-ville.

8. Le chantier urbain fait partie d'une UE du programme du Master MISS. Il consiste à observer un lieu en l'espace de trois jours en petit groupe. Il permet d'acquérir les méthodes pour effectuer de l'observation non-participante (comment se placer, quelles questions se poser, comment prendre des notes...)

9. Il s'agit d'une pièce dans l'enceinte de la médiathèque où se trouve une console de jeu Playstation 4, un projecteur et cinq chaises. Les jeunes s'inscrivent sur une liste d'attente, choisissent un jeu et ont droit à 30 minutes de jeu.

Observations participantes			
Lieux	Activités réalisées	Participants	Périodes
Ecole Léo Lagrange (Empalot)	Soutien scolaire	15aine d'enfants de 11 à 14 ans 2 à 6 accompagnateurs-trices.	4 heures par semaines pendant 2 ans.
/	Animation	100aine d'enfants de 6 à 18 ans 1 à 10 animateurs-trices.	20 heures par semaines pendant 4 mois & 70 heures pendant les vacances.
Sortie culturelle (TNT, Sorano, Pavé, Cinéma...)	Accompagnement d'enfants	10aine d'enfants 2 accompagnateurs-trices	20 heures

Observations non-participantes		
Lieux	Horaires	Période
Place du métro d'Empalot	7h-23h	6 jours
Les rues et places de quartier	/	Quotidiennement
Fêtes de quartiers	/	3 fêtes
Médiathèque Empalot	14h-18h	20 heures
Centre-ville	9h-00h	50 heures

Les entretiens

L'entretien est un moyen privilégié d'accès à certaines informations sur les personnes étudiées qu'il est impossible de savoir par l'observation. Il est ainsi possible de connaître leurs modes de vie, leurs motivations et leurs représentations du monde. Comme l'explique J.F.Dortier¹⁰, « *l'entretien est un « art », autant qu'une technique* »¹¹, il demande une méthodologie précise mais aussi de l'expérience. La conversation peut être totalement libre ou plus ou moins directive sur des thèmes écrits à l'avance. Dans tous les cas, le sociologue se doit de préparer son entretien en avance à l'aide d'une grille d'entretien afin d'être productif lors de la rencontre. Dans le cadre de ce travail j'ai réalisé trois grilles d'entretiens¹² : l'une pour les travailleurs sociaux, l'une pour les jeunes filles de quartier populaire et l'une pour les jeunes garçons de quartiers populaires.

J'ai effectué des entretiens avec des travailleurs-sociaux surtout en phase exploratoire de mon terrain. Plus simple à aborder, à entretenir, ces personnes m'ont surtout servi à me faire une première idée du terrain mais également plus tard, à comparer leurs visions des faits à celles des jeunes. J'ai rencontré la plupart de ces enquêté-e-s par recommandation des unes envers les autres, ainsi mon premier entretien se fit avec une directrice d'association au Mirail qui me conseilla d'aller voir une collègue à Empalot, qui cette dernière me recommanda une travailleuse sociale et ainsi de suite. Si tous les entretiens réalisés¹³ se firent individuellement, l'un fut réalisé en groupe avec les employés de la ludothèque à Empalot.

En ce qui concerne les jeunes, bien qu'ayant effectué quelques entretiens semi-directifs, j'ai finalement décidé de profiter de certaines heures d'aides à la scolarité pour initier des discussions de groupes sur des thèmes précis. Ainsi j'ai pu recueillir des informations diverses, débattus de façon naturelles entre plusieurs jeunes. Les jeunes avec qui j'ai eu ces échanges ont entre 11 et 18 ans, ils sont tous habitants du quartier et y ont tous quasiment grandi, ils proviennent tous de familles populaires. Les origines ethniques de leurs parents sont diverses : françaises, portugaises, espagnoles, marocaines, algériennes et Afrique sub-saharienne.

10. DORTIER J.F, *Le dictionnaire des sciences sociales*, 2013

11. Ibid. p 121

12. Présenté dans les annexes

¹³. Voir liste des entretiens dans les annexes.

Implication dans la recherche

Il est également important de parler de ma place de chercheuse dans ce terrain. Mon jeune âge a fait qu'avec les jeunes que je fréquentais nous partagions des choses en commun (même professeur de collège, intérêt pour les réseaux sociaux, jeux vidéos, même référence pop culturelles), j'ai alors très vite été associée à leur groupe de pairs en étant une potentielle « copine » (aussi bien chez les filles que chez les garçons) m'accordant donc leur confiance assez rapidement en devenant une de leur confidente. En effet, contrairement aux autres bénévoles bien plus âgés, les enfants n'ont pas hésités à me parler de leurs ressentis concernant les autres bénévoles de l'association, leurs parents, leurs amis et leurs amours. Cela m'a permis de recueillir un grand nombre de données que je n'aurais certainement pas eu étant plus âgées. De plus, mes origines m'ont vite rattrapé, ainsi sans n'avoir jamais fait référence au pays d'origine de ma mère, les différentes personnes que j'ai croisé, que ce soit les parents ou les enfants, de par mon apparence physique, m'ont de suite rattachés à la figure d'une jeune « maghrébine » et à la suite à une « musulmane ». Si cela a pu être un élément positif pour ma posture par le fait que les familles, m'ayant considéré comme elles, ont eu une meilleure confiance en moi, elle a également été problématique dans le sens où je ne répondais pas à leurs attentes. Ainsi n'étant pas musulmane, certains enfants ont été perturbés de voir que je consommait du porc, que je vivais avec mon conjoint sans être marié ou bien simplement que je ne parlais pas arabe.

« Lorsque les enfants rentrent dans la cantine ils prennent automatiquement des macarons (bout de plastique découpé carré) qu'ils déposent par la suite sous leur verre. Ainsi les macarons bleus sont pour ceux qui mangent de tout, tandis que les verts sont pour les sans-viandes, sans-porc. Cela permet donc d'assurer un service plus rapide lors du repas. Comme les enfants, je prends donc un macaron bleu et le pose à ma place, en mon absence, la dame de la cantine me sert donc automatiquement du porc. En revenant à ma place, les enfants me préviennent tout affolés que j'ai du porc dans mon assiette. Je leur dis que cela est normal, sans me rendre compte de l'incompréhension qui se met en place autour de la table. Les enfants pensent donc que je n'ai pas compris la situation et me répètent plusieurs fois à la suite que cela est du porc et que je ne dois pas en manger. » Observation CLAE.

« Je m'assois à une table où sont regroupés cinq enfants, une jeune fille, d'origine portugaise, me demande « Mais quelle langue tu parles ? ». Étonnée, ne comprenant pas sa question je lui réponds « français ». Elle me rétorque « Mais non ! Est-ce que tu parles portugais, arabe... ? ». Comprenant enfin qu'elle fait allusion à mon origine (insinué uniquement par mon physique), je lui réponds à nouveau que je ne parle que le français. » Observation CLAE.

Empalot, un quartier prioritaire de la ville pas comme les autres

*« Tu vois bien d'la ou j'viens c'est comme tout endroit sur terre
C'est juste une p'tite région qu'a un sacré caractère
J'viens d'là où on est fier de raconter d'où l'on vient
j'sais pas pourquoi mais c'est comme ça on est tous un peu chauvin
J'aurais pu vivre autre chose ailleurs c'est tant pis ou c'est tant mieux
C'est ici que j'ai grandi, que j'me suis construit j'viens de la banlieue.»*

Je viens de là, Grand Corps Malade (2008)

La ville est au centre de nombreuses recherches en sociologie, elle est un atout important pour comprendre les comportements des personnes qui la composent. Nous aborderons ici la ville comme une distribution spatiale des populations, des activités, leur organisation et l'effet de ces variables sur la dynamique sociale. Le quartier d'Empalot deviendrait alors notre *milieu interne*¹⁴, il constituerait une unité spatiale socialement pertinente car il a une incidence sur le comportement des individus qui y vivent. Il est donc important d'en connaître la géographie, l'histoire, l'échelle, la composition et la densité. Pour l'Ecole de Chicago, il en est de même, la ville se retrouve au centre des explications des comportements des personnes. Ainsi, multipliant les micro-milieus et les petits groupes elle permet l'expression des différences entre personnes, entre groupes tout en facilitant l'apparition des inégalités. C'est un espace où des groupes se constituent (sur des bases professionnels, d'appartenance de catégories sociales, d'appartenance ethnique), la croissance de ces milieux a autant pour conséquence des regroupements que des évitements, processus qui entraîne des ségrégations sociales. D'après eux, l'interdépendance entre les différents éléments physiques (voies de communication, logements, vies sociales, événements, groupes humains...) fait naître chez beaucoup une identité propre au lieu de vie, ce phénomène se retrouve être très présent chez les jeunes d'Empalot

14. DURKHEIM E. *Les règles de la méthode sociologique*, 1993, p.111-112

« Afin de faire un rallye photo avec les enfants, nous leur demandons de se mettre par groupe et de choisir un nom d'équipe, si certain s'inspire de nom de chanteur, d'idole, la plupart penche pour rajouter à la fin de leur nom de groupe 31400, le code postal du quartier d'Empalot, ainsi nous avons droit aux chimpanzés 31400 et aux photographes 31400 » (Observations Soutien Scolaire)

Le quartier construit une identité à ceux qui l'habitent, il est d'après C. Avenel un lieu de protection et de sociabilité tout autant qu'un lieu d'enfermement¹⁵. Les jeunes oscillent donc entre les deux positions selon le contexte et l'interlocuteur, ils peuvent le défendre, l'aimer comme nous l'avons vu juste avant, mais également le rejeter, en avoir honte.

« Quand je suis avec des personnes qui ne me connaissent pas trop je dis pas que je viens d'Empalot. - Ah bon et pourquoi ? - C'est une habitude, j'ai pas envie que les gens le sachent... après ils vont me juger... - Tu dis quoi alors ? - Je dis rien... mais si on me demande, je dis que je viens de Borderouge, c'est plus chic et plus beau. » (Houda).

L'évolution permanente de la ville pose donc des questions d'identités dans la façon où l'individu se construit. Rassemblant des personnes aux caractéristiques communes (culturelle, sociale ou ethnique), elle rend possible l'expression des différences entre les individus, entre les groupes sociaux, et favorise le processus de différenciation.

Banlieue, quartier, cité ?

« Les jeunes de banlieue », « les garçons de quartiers difficiles » ou « les jeunes filles de cité », autant de termes utilisés, changeant selon l'auteur, parfois même au sein d'un même texte. Ces mots ont-ils tous le même sens ? Sont-ils utilisés pour nommer des aspects différents ? Ou est-ce simplement une erreur de langage de certains ?

¹⁵. AVENEL C. *Les adolescents et leur cité, dans les « quartiers »* 2006, p.125

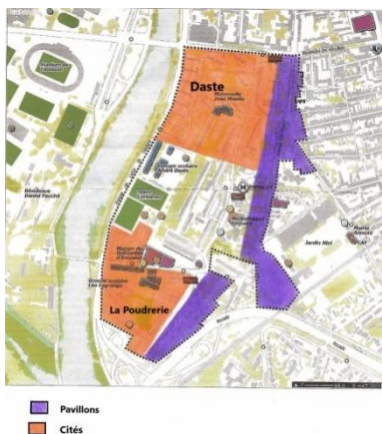
Le mot « banlieue » fait spontanément référence dans la conscience collective à la délinquance, aux violences urbaines et à l'insécurité, délaissant les banlieues chics pourtant très présentes dans les villes françaises. D'après J.F Dortier¹⁶, historiquement, la banlieue désigne « *l'espace situé à une lieue aux alentours d'une ville, dans lequel s'exerçait le droit de ban, avant de désigner, à partir du XVIIe siècle, les environs immédiats d'une ville, peuplé de banlieusards (l'épithète apparaît en 1889), de zonards et autres « apaches ».* »¹⁷ Avec la Révolution Industrielle apparaît les banlieues ouvrières, puis, suite aux élections de 1924 et 1925 les banlieues communistes (Banlieue Rouge) se développant à Paris. Durant les Trente Glorieuses, avec la construction des grands ensembles la banlieue incarne le progrès et la promotion sociale. De fait, elle contribue à l'éradication des bidonvilles et des logements insalubres (en 1950, la France compte encore 250 000 taudis). Mais suite aux décès dans les années 80 de jeunes sous balles de policiers, les premières émeutes de banlieues apparaissent, et ce n'est qu'à partir des années 90 que les médias s'intéressent à ces lieux et aident à créer l'équation banlieues = violences.

Le mot "banlieue" représente un lieu large, c'est un ensemble de quartiers qui entourent le centre urbain. Le quartier, lui est plus restreint, c'est une zone délimitée qui peut être aussi bien en centre-ville qu'en périphérie du centre, il a comme caractéristique d'avoir une certaine unité, cela peut être des immeubles, des pavillons ou bien de simples résidences. Originellement la cité dans l'Antiquité (nommée *Polis*) « *est une communauté entièrement indépendante, souveraine sur les citoyens qui la composent, cimentée par des cultes et régie par des lois* »¹⁸, ainsi elle désigne un lieu où des personnes se sont réunies afin de créer un habitat fixe, organisé autour d'un culte et de lois. Sa définition se retrouve être plus précise que celle de « banlieue », nous sommes donc sur une localité plus restreinte, un ensemble de maisons ou d'immeubles ayant soit la même architecture, soit la même utilité (logements sociaux), mais également dans un ensemble de personnes organisés autour de même lois, autour d'une même administration. Une cité peut se trouver en banlieue, bien qu'il en existe dans les centres urbains et dans un quartier. Prenons l'exemple d'Empalot, le lieu est bien un quartier, il ne se trouve pas en banlieue de la ville de Toulouse, bien au contraire sa position

16. DORTIER J.F. *Le dictionnaire des sciences sociales* 2013

17. Ibid. p 26

18. VIDAL-NAQUET P. & CHATELET F., *La cité grecque*, 2018.



géographique le situe plutôt dans le centre-ville. Ce quartier est découpé en différents lieux, on y trouve à l'ouest un ensemble de pavillons telles celles du centre (petites maisons de deux étages maximum, toulousaines) ainsi que deux cités : au nord Daste et au sud La Poudrerie.

A ce niveau-là, le terme “ Quartier ” serait bien plus juste à utiliser dans ce dossier, car Empalot se trouve donc être un quartier administrativement découpé, dans lequel se retrouve deux cités (Daste et La Poudrerie) ainsi qu’un ensemble de pavillons.

Histoire

Le quartier d'Empalot est l'un des plus anciens de Toulouse ; par son terrain et sa géographie avantageuse, son patrimoine est devenu l'un des plus importants de la ville. Les premières traces d'habitations du lieu ont été découvertes en 2009-2011 grâce à des fouilles archéologiques sous la Caserne Niel, mettant au jour une nécropole à incinération remontant au Néolithique (environ 5 000 et 2 000 avant notre ère). De plus, des éléments ont permis de déceler une agglomération gauloise de l'Age du Fer (450-50 avant notre ère) qui était le lieu d'une plaque tournante de vin entre la Méditerranée et l'Atlantique. De ce passé, il ne reste visible dans le quartier qu'une petite dalle à la chapelle Saint-Roch, le plus ancien édifice de Toulouse datant des années 1244. Près de cette chapelle se trouve l'église Sainte-Marie-des-Anges rattachée au monastère des Récollets.

Remontons à présent sur l'étymologie du nom d'Empalot. Avant que le quartier ne commence à réellement se construire, dans les années 1400 seule une ferme et ses terres étaient présentes sur ce lieu, le nom de son propriétaire était "Jean Palot". Comme il était courant de voir dans le Lauragais, le nom du quartier serait le toponyme constitué du "En" suivis du nom du propriétaire, dans ce cas "Palot".

Par la suite, à cause de ces inondations fréquentes dues aux crues de la Garonne, le lieu eut différentes utilisations : cimetière, champs, décharges, ce qui lui valut d'obtenir une mauvaise réputation.

A la fin du XIX^{ème} siècle, Empalot est surtout composé d'habitats populaires. A l'est du quartier actuel, lieu protégé des crues par le relief naturel, ont été construits dans les années 1925-1930 les tous premiers logements sociaux de Toulouse, les HBM (Habitation Bon Marché), deux petits immeubles de cinq étages édifiés par Jean Montariol. Le reste du secteur en contrebas resta un marécage jusqu'aux années 1950, année de l'édification de la digue, même s'il abritait depuis plusieurs années un bidonville nommé "Le champ du Loup" logeant les ouvriers de la Poudrerie, industrie se trouvant sur l'Ile du Ramier. En 1944 une grande partie d'Empalot est bombardé, l'ennemie souhaite détruire le site chimique SNPE et Onia (futur AZF), la Poudrerie et le pont d'Empalot sont ravagés.



1. Iconographie de la station de métro Empalot

Après la Seconde Guerre Mondiale, tout comme de nombreux quartiers de Toulouse (Mirail, Reynerie, La Faourette, Papus, Gironis et Bordelongue) Empalot est en reconstruction, la ville décide de construire plus d'immeubles afin d'accueillir les nouvelles vagues de migrants. Tout cela se fait en plusieurs phases : dès les années 40 l'ensemble Daste (au Nord), un ensemble à l'architecture soignée sur pilotis, puis la Poudrerie (au Sud) dans les années 50 avec trois grands immeubles de 250 logements chacun. Enfin on finit avec les grandes barres de 13 étages dans l'Empalot Centre.

En 2001, l'ensemble des bâtiments et des installations subissent de fortes dégradations avec l'explosion de l'usine AZF, usine toute proche du quartier, marquant par la même occasion la mémoire collective du quartier.¹⁹

Depuis 2002, le quartier fait partie des Grands Projets de la Ville, à la suite des concertations avec les habitants des lieux, les premières démolitions ont commencées en 2012. Depuis, le quartier est réaménagé afin d'accueillir un nouveau public dans le quartier.

19. Pour cet historique, nous nous sommes basés sur les sites de deux associations (La Gargouille et Aux Sources d'Empalot), sur un article de presse « *Les mystères de Toulouse* » écrit par CASTERET A.M., sur un article écrit d'archéologie « *Brut de fouilles !* » et sur un rapport de Toulouse Métropole « *Toulouse, Empalot, Un quartier inscrit dans une dynamique d'ouverture* ».

Comme nous l'avons dit, Empalot est un quartier populaire, construit dans le but premier de loger principalement les ouvriers de la poudrerie, de la briqueterie de Pech-David, de l'ONIE et plus tard de l'usine AZF (premier employeur de la ville avec 3 000 ouvriers). C'est un quartier d'accueil des populations des différentes vagues de migrations ; dans les années 30 ce sont les Espagnols qui viennent s'installer, puis dans les années 50-60 nous avons une vague d'immigrés Maghrébins, Portugais et d'Afrique sub-saharienne. Enfin dans les années 2000-2010 ce sont des immigrés des pays de l'Est et de l'Asie qui viennent y loger.

De part cette description Empalot pourrait être associé à ce que L.Wirth²⁰ nomme le Ghetto, qui serait d'après lui le lieu de première installation, l'espace d'adaptation qui préserverait les modèles culturels, les institutions et les liens sociaux hérités de la communauté d'origine. Il est aussi un espace de transition car la sortie du ghetto serait un indice de changement de statut, de comportement et d'attitude.



Empalot vers 1950
Source: Archives Municipales de Toulouse



Vue sur le centre commercial actuel, 1970
© Archives municipales - Ville de Toulouse



Empalot en 1966
Source : germe et JAM, architecture, territoires



L'Avenue Jean Moulin
Source: Sud Radio 2014



Démolition en 2013 des premiers bâtiments
Source : Blog de Gabray 31



Fresques réalisées en 2016 et 2017, lors du Festival Rose Béton par l'artiste allemand Hendrik Beikirch.



Plan du futur quartier Empalot
Source : Puig Pujol Architecture



Plan du futur quartier Empalot
Source : Puig Pujol Architecture



Plan du futur quartier Empalot
Source : Groupe Carrere

20. WIRTH L. *Le Ghetto* 2006.

Géographie

La position géographique d'Empalot en fait un quartier intéressant rompant avec différentes idées communément répandues.

Dans l'idée commune, les quartiers prioritaires de la Ville se trouvent en banlieue. Cela bien sûr n'est pas totalement faux, ainsi d'après E.Burgess²¹ la ville peut être découpée en un schéma concentrique de l'occupation de l'espace, comme nous pouvons le voir dans le croquis ci-contre, il existerait 5 zones.

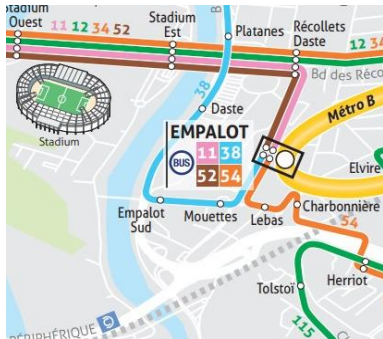


- **Le Loop (I)** serait le centre-ville.
- **Zone de transition (II)**, qui serait investi progressivement par les affaires et les industries.
- **Zone d'habitat des ouvriers (III)** qui serait habité par les ouvriers des industries ayant fui la zone II désirant tout de même vivre proche de leur zone de travail
- **Zone résidentielle (IV)** où se trouverait des immeubles de luxes, des résidences fermées ainsi que des maisons individuelles.
- **Zone banlieusarde (V)** qui serait une zone suburbaine ou les villes satellites.

Bien sûr aucune ville ne se conforme parfaitement à ce schéma idéal, mais il reste tout de même un parfait outil d'analyse pour comprendre la situation de chaque aire urbaine. En France, de nombreux quartiers populaires se trouvent donc dans la zone banlieusarde, ainsi parmi les plus connus nous pouvons citer Aubervillier, La Courneuve ou Saint Denis à Paris. Mais cela n'est pas le cas du quartier Empalot, qui d'après le modèle de Burgess se trouverait dans la zone d'habitat des ouvriers, donc très proche du centre, il est vrai que dix minutes de marche suffisent à relier le quartier de l'hyper-centre.

21. BURGESS E.W. *La croissance de la ville. Introduction à un projet de recherche*. 1925

Un des facteurs, autre que celui de sa position géographique, permettant au quartier d'être relativement bien relié à l'hyper centre de Toulouse est son réseau de transports très dense. Ainsi le quartier a sa propre bouche de métro à son nom, il est



l'arrêt et le départ de quatre lignes de bus en direction aussi bien de l'hyper-centre qu'aux villes périphériques de Toulouse, une gare ferroviaire (Saint-Agne) se trouve à cinq minutes à pied et il est desservi par une sortie du périphérique qui permet ainsi un accès rapide à toutes parties de la ville.

De plus, c'est un lieu de passage important de la ville, la présence d'une des plus grandes résidences universitaires toulousaine, du Stadium de Toulouse, d'un grand complexe sportif et du Parc des Expositions créé un passage continu où tous types de populations s'y déplacent, provenant de différents lieux de Toulouse et parfois même de pays différents (comme en 2016, où le Stadium accueillait des matchs de la Coupe d'Europe de football, ainsi le quartier fut envahit de succession de vagues de Russes, de Gallois, d'Italiens et de Suédois.)

Cette position en fait un lieu qui rompt avec l'idée communément répandue selon laquelle les quartiers prioritaires de la ville seraient nécessairement à l'extérieur de la ville (d'où le terme inapproprié de "banlieue"). Cette proximité avec le centre-ville fait du quartier d'Empalot une cible de différents enjeux immobiliers. Il est actuellement inscrit dans un projet de réaménagement urbain, de nombreuses barres commencent à tomber, laissant place à une grande galerie marchande. Les habitants, parfois y ayant vécu depuis les années 20, sont contraints d'être relogés dans d'autres quartiers, en périphérie, parfois même dans d'autres villes telles que Saint-Gaudens (à 1h40 de route).

Démographie

Statistiques concernant les habitants						
	Nombre d'habitants	Population ayant – 17 ans (en %)	Population ayant + 65 ans (en %)	Population active (en %)	Population d'actifs occupés (en %)	Population de chômeurs (en %)
Empalot	6 070	31.6	14.2	54.2	43.2	32.5
Toulouse Métropole	725 000	20.3	14.1	65.6	62.8	13.5
Statistiques concernant les ménages						
	Nombre de ménages à 1 personne (en %)	Nombre de ménages avec 5 personnes et + (en %)	Nombre de familles monoparentales (en %)	Nombre de ménages à bas revenu (en %)	Revenu médian par UC ²²	
Empalot	49.3	7.0	35.7	52	8 900	
Toulouse Métropole	40.7	5.3	17.0	20.6	21 132	
Statistiques concernant les logements						
	Nombre de logements	Nombre de propriétaires (en %)	Loyer moyen des logements sociaux (au m ²)	Nombre de personnes présente dans le quartier depuis + 5ans		
Empalot	3 570	5.4	5.05	47.3		
Toulouse Métropole	339 750	42.5	5.91	49.3		

²³

²². Par Unité de Consommation

²³. Contrat de Ville 2015-2020, Toulouse Métropole, avril 2015

Couverture associative et culturelle

Pour finir, le quartier d'Empalot est un lieu très animé, une dizaine d'associations de tous genres y sont implantées et mènent de nombreuses actions, ainsi la MJC, les Scouts Musulmans de France et L'Association pour l'Insertion des Familles Originaires du Monde Et de Jeunes (AIFOMEJ) mènent des actions socio-culturelles. La Mission Jeune traite des aides à la formation et à l'insertion professionnelle des jeunes, le Club de Prévention sert de lieu de rencontres anonymes et de prévention de tout genre, L'ASSER et AIFOMEJ se positionnent également dans le soutien scolaire et la relation parents-enfants face à la scolarité. L'association Génération Solidaire traite des questions des personnes âgées en les aidant dans leurs démarches et en les intégrant dans des activités socioculturelles. Karavan, elle, participe à la diffusion et à la création de cultures aussi bien dans le quartier que dans la ville en général.

De plus, tous les ans de nombreux festivals viennent s'installer sur la place centrale telle qu'Empalot s'Agit, le festival de Capoeira et le festival Balkanica.

Au centre du quartier, nous retrouvons également une médiathèque/ludothèque, qui se retrouve être bien plus qu'un lieu de culture, elle sert également de lieu de rencontres, de divertissement et d'échange. Elle est ouverte tous les jours excepté le dimanche et accueillent son public entre 10h et 19h la plupart des jours, en plus de proposer des lieux de lectures, des emprunts de documents, des jeux, elle propose des cours de soutien informatique, des projections cinématographiques et d'autres actions culturelles telles que des concerts ou des lectures publiques.

Etre jeune fille de quartier populaire

Si l'on s'en tient aux écrits médiatiques, être une jeune fille en cité est une réelle épreuve. Ainsi ces filles soumises constamment aux pressions exercées par les garçons du quartier sont obligées de mettre en place diverses stratégies pour survivre aux "attaques sexuelles" de ces derniers. « *La semaine dernière, Lisa, 17 ans, a été agressée dans son escalier par un garçon dont elle avait refusé les avances. « Je descendais de chez moi pour aller dîner avec des copines. Il m'attendait dans l'escalier, m'a tapée et renversée par terre parce que je n'avais pas voulu sortir avec lui quelques jours plus tôt [...] Combien de fois, en rentrant de cours, s'est-elle mordue les lèvres pour ne pas répondre aux provocations des « gars de la cité », aux allusions douteuses, aux insultes gratuites ?* »²⁴. Fragiles, ces jeunes filles vivent cachées, elles pressent le pas entre l'école où elles se battent pour réussir à s'émanciper et la maison familiale où elles devront s'occuper de leur fratrie. Voilà un bref résumé de ce qui décrit une jeune fille de quartier dans les médias et par la suite dans le discours populaire.

Mais réellement, qui sont ces jeunes filles de cité ? Et plus généralement qu'est ce qu'être un jeune de quartier populaire ?

Jusqu'à quand est-on jeune ?

« Il y a une question que les garçons et aussi les jeunes filles se sont posées, c'est à quel moment qu'on est plus jeune dans le quartier ? Car ça aussi on s'est rendu compte que les garçons sont encore considérés jeunes et rentrent encore dans certains dispositifs alors qu'ils ont 30 ans. »

(Nadia)

²⁴. LAMOUREUX M. *Etre une jeune fille et vivre en banlieue* 2006.

Donner une définition exacte de la jeunesse qui satisferait l'ensemble des scientifiques est compliqué. La jeunesse est avant tout un moment de transition entre l'enfance et l'âge adulte. Bien que la biologie donne des indices physiques en termes de cycles de vie, le rapport social reste un déterminant important dans les âges de vie. En effet, l'âge reste un construit social, il n'est pas vécu de la même façon selon les individus, les sociétés, si fêter son anniversaire est une chose importante dans notre société il ne l'est pas systématiquement dans nombreuses familles d'origine maghrébine²⁵.

Différents sociologues ont essayés de donner une définition à la jeunesse : « *On peut considérer que la jeunesse est l'âge de la vie où s'opère le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la famille de procréation, la séquence des trajectoires biographiques définie par l'insertion sur le marché du travail et sur le marché matrimonial* »²⁶. La jeunesse serait donc une transition marquée par différentes étapes telles que quitter l'école, disposer d'un logement autonome, fonder un couple, une famille. De nos jours, les démographes constatent un recul et une désynchronisation de ces étapes, ainsi le prolongement des études et la difficulté de l'insertion professionnelle rallongent ce cycle social, devenant ainsi une période de moins en moins repérable.

S'il n'existe pas de définition officielle en sociologie, la plupart des travaux scientifiques considèrent "jeune" tout individu ayant entre 15 à 24 ans. Cette étendue d'âge est celle utilisée par l'Insee et les Nations Unies. D'une manière plus large, on considère la jeunesse comme un ensemble de trois sous-groupes :

→ Les enfants : entre 0-11 ans.

→ Les adolescents : entre 11-17 ans.

→ Les jeunes adultes : 18-24 ans.

Pour notre étude, quand nous parlons de jeunes, il s'agit de la tranche des 11-24 ans. La limite inférieure correspond au passage conscient et revendiqué de l'enfance à

²⁵ Il est de nos jours de plus en plus souvent fêté dans certaines familles, notamment dans les classes aisées.

²⁶ MAUGER G. *Jeunesse : essai de construction d'objet*, 2010.

l'adolescence, passage se traduisant par un gain d'autonomie lié surtout à la fréquentation de collège et lycée amenant des passages dans les espaces publics, ainsi qu'au développement de la sociabilité par les pairs. La fréquentation des pairs jouent un rôle essentiel dans la construction, la confrontation avec le monde social, ce sont donc à ces âges que la constitution de groupes se réalise, d'après C. Bidart²⁷.

Sociologiquement, qu'appelle t-on jeune de quartier ?

« Si la jeunesse des banlieues a fait couler beaucoup d'encre depuis une quinzaine d'années, les ouvrages et articles de sciences humaines qui lui ont été consacrés ne sont pourtant pas si nombreux que l'on pourrait le croire, à tel point qu'un sociologue comme Bachmann peut parler en la matière d'un véritable déficit scientifique²⁸. »²⁹

D.Lepoutre

Les écrits en science humaine portant sur les jeunes de cité sont peu nombreux. Ainsi dans les années 50-60, quelques ethnologues et sociologues³⁰ étudient le mouvement des « Blousons Noirs »³¹, mais ce n'est que vingt ans plus tard, en 1981, que l'émeute des jeunes dans le quartier des Minguettes, quartier lyonnais, où l'importance des voitures brûlées (plus de 200) et la violence des affrontements entre jeunes et forces de l'ordre, constitue une première, elle est retransmise au direct dans le journal de 20h. C'est précisément cet événement qui provoque une prise de conscience de l'ensemble des Français sur l'état de dégradation et l'abandon de ces cités. Après cet événement, les jeunes de banlieue se

27. BIDART C. *Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation*, 2010

28. BACHMANN C. *Jeunes et banlieues*, in *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*, sous la direction de Gilles Ferréol, Lille : Presse universitaires de Lille, 1992. P 128-154.

29. LEPOUTRE D. « *Cœur de Banlieue* » 1997 p.17

30. RACINE A. « *Les blousons noirs : un phénomène socio-culturel de notre temps* », 1966, Paris Cujas, 239pp.
MONOD J. « *Les Barjots, essai d'ethnologie des bandes de jeunes* », 1970, in *Revue française de pédagogie*, p40-41.

31. Les Blousons Noirs apparurent dans les 50 et connurent leur apogée dans les années 60. Influencé par la musique Rock'n'Roll des Etats-Unis, elle impose un code vestimentaire particulier : cuir noir, chaîne décorative, coiffure laqué et moto. Le 27 juillet 1959, un affrontement entre gang dans les rues de Paris entraîne l'association de ce mouvement de bande à la délinquance. Décrit comme asociaux dans la presse, ils sont vus comme infréquentables et violents.

retrouvent au centre des enjeux politiques et sociaux dans un contexte de crise et d'inégalité sociale.

L'expression de "jeunes de cité" renvoie à une définition de jeunes habitants de grands ensembles dont les caractéristiques communes sont de vivre dans des logements sociaux situés dans les quartiers populaires. Mais rien ne nous permet de dire que des personnes vivants dans le même type de logement soient susceptibles de créer des comportements et une pensée identiques. Pour F. Dubet il existe une "expérience commune" : « *Ils vivent dans plusieurs mondes à la fois, dans des "communautés" et dans une culture de masse, dans l'exclusion économique et dans la société de consommation, dans le racisme et dans la participation politique* »³². Cette expérience qui structure les modes de vie des "jeunes de cité" se solde par l'exclusion, la rage et la galère. C'est dans cet ordre d'idée que les sociologues S. Beaud et M. Pialoux donnent une définition de "jeunes de cité" : « *Nous entendons ici par "jeunes de cité" les jeunes résidant dans les quartiers d'habitat social, enfants d'immigrés pour la plupart, qui se trouvaient en situation d'échec scolaire, orientés en SEGPA ou en lycée professionnel (et, pour les garçons, souvent dans celui qui avait la plus mauvaise réputation dans la région), où ils ont préparé un CAP ou un BEP et, pour une minorité d'entre eux, poursuivi des études jusqu'en bac professionnel. On les reconnaît de loin à leur apparence physique (casquette, blouson de marque, démarche), à leur façon de "parler banlieue" et de se déplacer en groupe ("on marche ensemble", comme ils disent)* »³³.

Mais faire de cette description une réalité globale de ce que pourrait être les jeunes vivants dans les quartiers populaires serait absurde et réducteur. Pour aller plus loin dans l'aberration, T. Guénoles³⁴ propose le profil type du jeune de banlieue au vu du balianophile classique, ainsi il serait « *un Arabe mal rasé de 13-30 ans vêtu d'un survêtement à capuche. Il se promène avec un cocktail Molotov dans une main et un couteau à cran d'arrêt dans l'autre. Il fume du shit dans les cages d'ascenseurs. Il brûle des voitures. Il gagne sa vie grâce à des trafics de toutes sortes et en fraudant les allocations sociales. Sa sexualité consiste à violer les filles en bande dans des caves ; sa spiritualité, à écouter les prêches djihadistes de*

32. DUBET F. *Sociologie de l'expérience*, 1994, p.18

33. BEAUD S., PIALOUX M. *Violences urbaines, violences sociales. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, 2003, p.163-164.

34. GUENOLES T. *Les jeunes de banlieues mangent-ils les enfants ?*, 2016

l'"Islam-des-banlieues", dans des caves également. Il hait la France, l'ordre, le drapeau, et bien sûr, il déteste les Français (comprendre : les Blancs). Il aime le djihad et l'islamisme. Son rêve : partir en Syrie se battre aux côtés d'Al Qaïda ou de Daech, pour ensuite revenir en France commettre des attentats. »³⁵. Depuis les derniers attentats de 2016, ce stéréotype s'est malheureusement renforcé, pourtant, les frères Kouachi ou Amedy Coulibaly ne sont pas plus représentatifs de la jeunesse des banlieues que l'héroïsme de Lassana Bathily³⁶ ou de la réussite de Jamel Debbouze.

Pour ce qui est de la réelle image des jeunes de banlieue, la réalité est moins spectaculaire que les propos énoncés par les balianophobes. Ainsi l'ascenseur social étant en panne, une fine minorité arrive à s'en sortir en changeant de classe sociale, s'accompagnant d'un déménagement hors des banlieues. Cette réussite est souvent due à un mélange de détermination, de talent, de travail intense et de piston. Une minorité encore plus marginale vit de trafic et de contrebande. Une petite poignée, elle, adhère au totalitarisme religieux. Mais pour ce qui est de la majorité, la réalité n'est que la galère qui ne sortira jamais du quartier. Face à cette réalité, les propos des balianophobes se retrouvent donc être absurdes et bien loin du réel.

En général, les jeunes représentent à peu près la moitié de la population de leur cité. Dans ces jeunes, la moitié est descendante d'immigrés³⁷. Selon la banlieue, entre 60 et 80% d'entre eux ont au moins un parent étranger (20% pour la moyenne française). Parmi ces jeunes d'origine étrangère récente, on peut estimer :

- 59% origine maghrébine (60% algérienne et 40% marocaine ou tunisienne)
- 20% origine européenne
- 8% origine africaine subsaharienne
- 4% origine turque
- 2% origine indochinoise
- 7% autres origines (principalement asiatiques).

35. Ibid p.14

36. Il s'agit d'un jeune homme, immigré malien, qui a sauvé la vie de plusieurs otages le 9 janvier 2015, lors de la prise d'otage d'un magasin casher de la porte de Vincennes.

37. Observatoire national des zones urbaines sensibles, Rapport 2011.

Le stéréotype du jeune de banlieue forcément arabe est donc faux. Lors de mon stage dans le quartier d'Empalot, fréquentant des enfants, j'ai pu remarquer qu'il y avait une grande variété d'origine géographique, ainsi, si la majorité provenait d'un pays maghrébin, il y avait également des enfants d'origine européenne, subsaharienne et asiatique. De plus, être d'origine maghrébine ne veut pas dire arabe, car nombreux sont d'origine Amazighs³⁸.

Il faut cependant avoir à l'esprit que ce constat peut être très différent d'une banlieue à une autre, ainsi « à Stains, en Seine-Saint-Denis, les jeunes d'une origine maghrébine ou africaine subsaharienne sont très largement majoritaire. Mais à Saint Quentin, dans l'Aisne, ce sont les jeunes d'une origine européenne qui sont très largement majoritaire. »³⁹

Suite à cette présentation de ma méthodologie, de mon terrain et de mon groupe d'étude, nous pouvons à présent passer à mes analyses de terrains. Ainsi grâce à mes deux ans de recherches j'ai pu constituer deux parties à cette analyse : la première regroupe les pressions auxquelles sont exposées les jeunes filles du quartier d'Empalot quotidiennement, la seconde, elle, traite des conséquences de ces pressions sur les modes de vie des filles mais surtout des stratégies de contournements qu'elles mettent en place pour vivre avec.

38. Groupes ethniques présents dans toutes l'Afrique du nord, incluant notamment les Berbères et les Kabyles.

39. GUENOLE T. *Les jeunes de banlieue mangent-ils les enfants ?* 2016, p.64

Des pressions multiples

Les jeunes filles du quartier d'Empalot se retrouvent bel et bien contraintes à différentes pressions. Dans cette partie j'ai fait le choix de ne traiter principalement que des pressions qui ont été observées dans le quartier ou dites par les enquêtés, délaissant ainsi celles qui seraient présentes dans n'importe quel milieu tel que le simple fait d'être une femme ou de porter l'image de l'étranger dans notre société. J'ai relevé quatre sources de pressions : la sphère familiale, l'environnement de la rue, le devoir de virginité et l'auto-stigmaté.

La sphère familiale

« Des passe-temps j'en ai bien sûr... mais j'ai pas souvent du temps à moi. Entre les devoirs, les heures au collège et la maison... jsuis pas souvent libre. – Comment ça la maison ? – Bah s'occuper des frères, des sœurs, de la cuisine, faut que j'aide maman... c'est fatigant... »

(Hawa)

L'une des causes de la faible présence des jeunes filles dans les espaces du quartier serait les différentes pressions provenant par la sphère familiale. La première pression parvenant le plus souvent des parents, mais surtout de la mère, est le besoin d'aide au sein du foyer. Ainsi, à partir d'un certain âge, les jeunes filles se voient mobiliser par leurs mères pour les seconder dans leurs tâches, et cela encore plus si cette dernière travaille.

« D'après les parents c'était : non mais 13 ans [...] vaut mieux qu'elles restent à la maison m'aider à faire le ménage et les courses, les préparer au futur rôle de maîtresse de maison, on était vraiment dans ces clichés-là »
(Nacima).

Ainsi, à partir d'un certain âge, les aînées prennent soin des cadets, ordonnent le foyer et gèrent les emplois du temps de chaque membre de la famille. Pour certaines où la fratrie est

nombreuse et où les parents travaillent, leur présence devient essentielle et permanente, seul toutes activités relatives aux études leur est donc permis.

« *Je propose aux filles qui sont dans mon atelier journalistique de continuer les rencontres en dehors des heures d'aide à la scolarité. Pour la quasi-totalité la réponse est positive, mais l'une refuse de suite, Hawa. Je lui demande la cause et elle me répond qu'elle doit s'occuper de ses frères et sœurs et de la maison, et que la seule activité qu'elle est autorisée à faire dans le quartier est l'aide aux devoirs.* » (Observation Groupe Journalistique)

De plus, certaines d'entre elles ont des parents ne maîtrisant pas suffisamment la langue française pour gérer eux-mêmes leur administration, leurs filles se retrouvent donc être leur accompagnantes lors de leurs différentes démarches administratives. Il m'est arrivé de voir de nombreuses fois des jeunes filles accompagner leur père ou leur mère dans des institutions du quartier telles que la CAF, la Poste ou les différents écrivains publics, une fois dans ces lieux, elles servent la plupart du temps de traductrice mais vont même parfois jusqu'à régler les problèmes seules.

« *Lors d'une de mes permanences d'écrivain public dans le quartier d'Empalot, une jeune fille âgée d'une quinzaine d'année vint avec son père, qui lui ne parle pas un mot de français. Ensemble, nous montons un dossier de renouvellement de Visa pour son père. Je suis surprise de voir à quel point la jeune fille gère la situation, en plus de servir de traductrice, elle connaît chaque papier et la situation exacte de toute sa famille. Chose qu'il est rare d'observer à un si jeune âge.* » (Observation Stage).

Mais si l'autorité et le besoin d'aide des parents reste important, le poids des frères et plus particulièrement de la figure du *grand-frère* le demeure encore plus :

« *Je dis bien d'abord les grands-frères avant les parents, d'abord les grands-frères car si le grand-frère décidait qu'elle ne participait pas à tel ou tel animation, les parents acquiesçaient* » (Nacima).

D'après le sociologue P.Duret⁴⁰ les grands-frères ont un rôle majeur dans les familles et dans les quartiers de manière générale, il est à la fois un modèle (positif ou négatif) pour les

⁴⁰. DURET P. *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, 1996.

jeunes, un médiateur dans les conflits, un relais chez les familles et il fait également office de parents quand ceux-ci se trouvent être absent ou tout simplement déficient. Si la jeune fille détient la place de la femme "care" dans la famille, le frère, lui, devient le protecteur de chaque membre. Pour D. Lepoutre⁴¹, la surveillance des filles se fait traditionnellement par les pères, mais souvent, ces derniers atteints dans leur honneur par leur situation d'immigré exploité ou de chômeur ne se retrouvent plus en mesure d'exercer leur autorité, c'est donc à ce moment-là que le frère reprend la responsabilité. P. Duret⁴² émet une hypothèse différente sur cette passation d'autorité, ainsi, pour lui les pères continuent à exercer leur autorité sur le cercle fermé du foyer tandis que les frères, eux, sont relégués à la surveillance de l'espace public et cela par le fait d'une inadaptation des pères à la vie de la cité⁴³. Contrairement aux jeunes filles, les garçons ont une forte présence dans les espaces publics du quartier qui ne se trouve pas contestée, ainsi pour les parents ils adossent donc naturellement le rôle de surveillant. De plus, d'après N. Guénif Souilamas⁴⁴ en concurrence avec sa sœur, le frère n'hésite pas à s'adonner aux chantages ou à dénoncer ses comportements afin de plaire aux parents s'il se trouve être dans une situation d'échec scolaire ou de galère.

Il arrive que certains frères adoptent des comportements sévères et violents envers leurs sœurs.

« Parce que quand ils sont entre eux ils ont les neurones qui fonctionnent jusqu'à moins dix. Quand ils parlent de leur sœur c'est costaud quoi. ».

(Nacima)

Si parfois le contrôle social des filles par les frères est dramatique, la plupart du temps il est simplement banal et relève systématiquement de l'exigence de l'honneur avec par exemple le travail scolaire, le langage ou le loisir.

Mais ce frein familial est surtout rattaché à l'environnement du quartier, au ragot, à l'honneur que doit conserver une famille, des frères, face aux autres habitants de la cité.

⁴¹. LEPOUTRE D. *Cœur de Banlieue. Codes, rites et langages*. 1997, p.283

⁴². DURET P. *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, 1996.

⁴³. Ibid

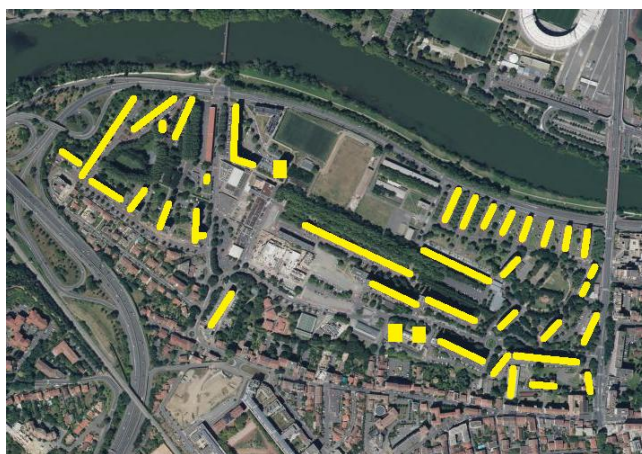
⁴⁴. GUENIF SOUILAMAS N. *Des « beurettes » aux descendantes d'immigrants nord africains*, 2000 p.143

L'environnement de la rue, le « Que va-t-on dire ? »

« En bourse, il faut acheter la rumeur et vendre la nouvelle »

Dicton populaire

Le quartier d'Empalot, comme nombreux quartiers prioritaires de la ville, est constitué d'un espace relativement bloqué : au nord et à l'est par des grands ensembles, au sud par le périphérique et à l'ouest par la Garonne. Le facteur urbanistique de ces quartiers rend également extrêmement visible les espaces publics se trouvant en son sein où chacun-e se retrouve donc surveillé dans ses faits et gestes par un très grand nombre de personnes. De là, toutes actions et déplacements se réalisent sous le regard d'autrui. Par cet environnement, une forte interconnaissance se met en place. A l'aide du plan ci-dessous, nous pouvons voir que les grands ensembles du quartier ont une vision directe de chaque espace vert et de chaque axe de circulation. Ainsi il est quasi-impossible de se déplacer, de stationner sans être sous le regard d'un petit nombre de personnes. Cet agencement se rapproche du principe du panoptique démontré par M. Foucault⁴⁵ permettant dans les milieux carcéraux une surveillance continu.



Disposition des grands ensembles dans le quartier d'Empalot

⁴⁵. FOUCAULT M. *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*, 1975

Ces espaces bloqués où tout le monde se connaît plus ou moins mettent en place le règne d'un esprit "villageois" comme le définit H. Kebabza⁴⁶, qui entraîne une quantité abondante d'informations dont les individus disposent les uns sur les autres, la place des ragots et des rumeurs au sein des conversations devient donc fréquente voir systématique. *«Les réunions informelles entre pairs au pied des barres, dont la majeure partie du temps est consacrée à la conversation, sont un lieu privilégié de production et de diffusion des ragots.»*⁴⁷ L'entourage, le voisinage, les amis, apparaissent alors comme un *contrôle politique*⁴⁸, il est difficile de les duper. Ainsi, lors d'un entretien, Nacima, travailleuse sociale dans le quartier du Mirail, confirme cela en parlant de la peur des grands-frères vis-à-vis de leur réputation.

« La majorité, quand on discute avec eux, ils finissent par verbaliser qu'en fait c'est pas la sœur qui pose problème, c'est pas le comportement de la sœur qui pose problème, c'est pas le fait qu'elle ait un copain, ce qui pose problème c'est [...] les copains, l'environnement qui vont dire : on a vu ta sœur, et du coup pour eux c'est compliqué d'assumer ça. [...] La plupart ils disent : oui moi ma sœur je souhaite qu'elle soit heureuse ; et en même temps ils te disent : non mais en même temps met-toi à ma place quand tout le monde vient me voir et me disent : oui franchement on a vu ta sœur en ville maquillée à outrance, faire des conneries ou discuter avec un blanc, alors là vraiment.» (Nacima)

Ce contrôle permanent entraîne donc une logique de rumeur, de ragot et à sa suite de réputation⁴⁹. D'après D. Lepoutre⁵⁰ la différence entre ces deux termes du point de vue sociologique est que le ragot est une information signée tandis que la rumeur, elle, reste anonyme.

La plupart du temps faux, ces bruits sont de l'ordre de deux utilités. Ainsi pour celui qui les met en place elles peuvent servir comme un acte de vengeance, de revendication. *« Efficace quand elle est utilisée directement, c'est-à-dire de face, en présence de*

46. KEBABZA H. *« Invisibles ou Parias » filles et garçons des quartiers de relégation*, 2007.

47. LEPOUTRE D. *Cœur de Banlieue*, 1997, p.173

48. EZRA PARK R. *La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain*, 2009, p.89

49. SAUVADET T. *Le Capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeune de cité*, 2006.

50. LEPOUTRE D. *Cœur de Banlieue*, 1997, p.172

*l'interlocuteur, la parole est également redoutable et redoutée [...] quand elle est employée « par derrière » ou dans le secret. »*⁵¹, il arrive parfois que le fait de refuser des avances d'un garçon ou de ne pas engager le dialogue avec lui puisse provoquer des bruits « *le garçon n'accepte pas la « défaite » et se venge alors sur la fille en la « réputant ». Il en fait une fille « réputée »* »⁵². En ce qui concerne la population des grands ensembles, comme nous l'avons dit, empreint d'une densité de réseaux relationnels importants, elles servent à rester en contact permanent les uns des autres, elle permet de se tenir au courant des événements, des « affaires » et suivre continuellement l'évolution de leur entourage social. Il arrive fréquemment en écoutant les conversations entre les jeunes d'entendre les nouvelles d'ami-e-s hors de vue, informations provenant de rumeurs générales :

« Et qu'est-ce qu'elle devient Anaïs maintenant [plus vu depuis leur entrée au collège] ? – Eh bien j'ai entendu dire qu'elle foutait plus grand-chose à l'école... elle risque de redoubler d'après ce qu'on dit. » (Observations Soutien Scolaire)

Il est vrai que les adolescents entre eux ne cessent dans leurs discussions de parler des autres, qu'ils soient leurs amis, leurs ennemis, leurs voisins ou une simple connaissance de nom « *Les adolescents parlent, jasant et bavardent énormément, soit pour médire, pour dénoncer, soit tout simplement pour raconter, c'est-à-dire rapporter ce qu'ils apprennent et ce qu'ils savent les uns sur les autres. Toutes les informations, qu'elles soient vraies ou fausses, qu'elles soient ragots ou rumeurs, circulent ainsi très rapidement à l'intérieur de chaque groupe et au sein du groupe des pairs en général.* »⁵³. Si dans la conscience collective le commérage est le propre du féminin, dans la réalité il n'en est rien. Les jeunes filles tout comme les jeunes garçons parlent, toutefois d'après D. Lepoutre⁵⁴ les filles assument en général ces bavardages en les attribuant à leur féminité « *Ah ! Nous, on est des grosses commères, on est des filles, c'est normal, hein !* »⁵⁵ Tandis que les garçons les réfutent.

51. Ibid. p.172

52. KEBABZA H. & WELZER-LANG, « *Jeunes filles et garçons des quartiers* » *Une approche des injonctions de genre*, 2013, P.79

53. LEPOUTRE D. *Cœur de Banlieue*, 1997, p.172

54. Ibid p.172

55. Ibid p.172

Mais en quoi la rumeur est-elle si néfaste pour la personne qui en fait les frais ?

La rumeur, si elle est négative, impacte la réputation de la personne et donc son honneur. Pour Pitt-Rivers l'honneur se définit comme « *la valeur qu'une personne possède à ses propres yeux [et aussi] ce qu'elle vaut au regard de ceux qui constituent la société*⁵⁶ ». A l'adolescence, la valeur d'une personne se mesure essentiellement au regard et au jugement des pairs. Cela est d'autant plus vrai que les rapports sociaux à cette période de la vie ont lieu essentiellement dans le cadre scolaire ou dans le quartier, c'est-à-dire au sein du groupe d'interconnaissance. De plus, à cet âge où les jeunes sont encore en grande partie dépendant de leurs parents et n'ont donc pas réellement de place dans la hiérarchie sociale, leur réputation ne peut donc pas dépendre ni de leur capital économique, ni de leur statut professionnel, ni de leur statut familial. Elle demeure donc dans la personne physique et dans les conduites de l'individu en accord avec les valeurs et les idéaux partagés par les membres d'interconnaissance.

A cet âge-là, dans cet environnement, les ragots, les jugements entre pairs sont la plupart du temps extrêmement sévères.

« Les garçons sont quand même dans un état, dans une espèce de jugement hypra-pas cool, parce que la petite qui a un petit copain ou un truc, ça va vite, ça parle vite, la pauvre elle peut très vite avoir une espèce de réputation, vrai ou pas vrai d'ailleurs, basé sur de la rumeur qui peut la détruire au complet »
(Nacima)

Nous pourrions penser que les amis, à l'entente de tels mots n'hésitent pas à se défendre entre eux, si bien sûr cela est le cas dans certaines situations, la plupart du temps il n'en est rien, soit les ami-e-s n'y répondent pas, soit ils rentrent dans le jeu de la rumeur. En ce qui concerne les jeunes filles, quand il est question de rumeur sur un soit disant écart sur la virginité d'une consœur, les collègues n'hésitent pas à renforcer la parole.

« Quand on en discute avec les filles, souvent elles sont très sévères, d'ailleurs c'est elles les plus sévères à l'égard de ces jeunes filles-là parce qu'elles disent : on propose, la femme dispose » (Nacima)

56. PITT-RIVERS J. « *Anthropologie de l'honneur : la mésaventure de Sichem* » 1983, p.18

Ainsi pour les cibles, de tels propos négatifs sont une source de souffrance à cause des contraintes sociales que la rumeur exerce sur eux. Ainsi « *Etre l'objet de « bruits qui courent » peut s'avérer fort désagréable ; c'est en effet voir les faits de son existence racontés, commentés et jugés par le groupe. Au demeurant, ces informations qui circulent sont parfaitement incontrôlables. Elles sont presque toujours transformées, manipulées, partiellement fausses, voire complètement mensongères. Enfin, ce qui relève parfois du secret se trouve dévoilé, rendu public.* »⁵⁷

Ce constant danger d'être la victime d'une rumeur entraîne chez les jeunes un sentiment de manque de liberté occasionné par le risque de la mise à nue de sa vie privée. Ce facteur est une des raisons expliquant la fragilité, voire l'absence pour certains de relation intersexuelle.

« *Un copain ? Non mais si je trouve un copain dans le quartier tout le monde va parler après, c'est pour ça, moi je sors ni avec les personnes du quartier, ni avec ceux de mon lycée, au moins personne est au courant et tout le monde me fout la paix* » (Alya)

« *Y'a le regard aussi, comment les filles sont perçues, si elles sont souvent avec des garçons... vous voyez... je pense qu'il y a pas mal de paramètre qui freinent cette mixité.* » (Maalik)

Dans un premier temps il est important de rappeler que la transmission des ragots, des rumeurs n'est pas propre aux quartiers populaires, ils se retrouvent dans tous les espaces où des liens d'interconnaissances sont forts ou nombreux, que ce soit entre amis, dans une famille, dans le cadre du travail, à l'école, dans un village, un quartier ou même un pays.

Si les ragots, les rumeurs sont une source de stress, de lassitude pour les jeunes des grands ensembles, à l'inverse elles sont une source d'information importante pour les sociologues sur le terrain. Bien sûr en gardant à l'esprit qu'elles sont la plupart du temps fausses, elles permettent de connaître les codes, les croyances, les idéaux des personnes qui les produisent. En général les jeunes ne ragotent pas avec les adultes, mais à l'inverse comme le soutient D. Lepoutre ils le font plus facilement avec les éducateurs « *dans le grand ensemble, les éducateurs, qui sont à la fois plus jeunes, issus souvent du même milieu et engagés dans un contact plus serré et plus intime, sont plus au fait des « histoires » et des*

57. LEPOUTRE D. Cœur de Banlieue, 1997, p.175

affaires internes du groupe des pairs »⁵⁸. C'est pour cela que grâce à ma position de bénévole au sein du soutien scolaire et surtout à mon statut de jeune fille d'origine maghrébine j'ai eu accès à la plupart des ragots que les jeunes filles se partageaient et qui ont d'ailleurs pris l'habitude de me les faire partager spontanément. Mais à l'inverse, pour les travailleurs sociaux travaillant dans l'enceinte du quartier, l'impact de la rumeur peut devenir un frein à toute intervention concernant des sujets dits « sensibles » tels que le flirt ou la sexualité. Ainsi cet obstacle se retrouve très récurrent dans les entretiens menés.

« J'avais besoin de la garantie des jeunes filles dans ce qu'on travaillait... car on était quand même dans l'intimité, que ça puisse rester dans le groupe. Parce qu'on savait que si ça venait sur le quartier, selon la façon dont elles le verbaliseraient, ça pouvait être très mal interprété. Et du coup travailler avec ces jeunes filles, c'est travailler sur un tapis d'œufs qui peut s'écraser à tout moment » (Nacima)

Le devoir de virginité

« « La première fois que j'ai eu des relations sexuelles, c'était comme si ma mère, mon père, mes grands-parents, tout le quartier, Dieu et les anges étaient là à me regarder. » Nous avons toutes éclatées de rire. Quel soulagement de parler à des femmes qui comprenaient le fardeau de la virginité et la culpabilité que sa perte entraînait »⁵⁹

Eltahawy M., *Foulards et hymens*.

Tout comme dans le christianisme, l'Islam contemporain a les mêmes propos envers la sexualité avant le mariage : pas de relations sexuelles avant d'être marié. Ainsi, les jeunes filles se doivent de rester vierge jusqu'à leur nuit de noce. C'est à cause de cette obligation que la rumeur est un réel danger chez ces filles, ainsi leur réputation est de pair avec leur virginité, les "*filles sérieuses*" (revendication de leur virginité) sont opposées aux "*filles*

58. Ibid p.175

59. ELTAHAWY M. *Foulards et hymens. Pourquoi le Moyen-Orient doit faire sa révolution sexuelle*, Ed Belfond, 2015, 260pp. p.125

faciles" (sexualité libre). Ces rumeurs peuvent donc détruire une jeune et sa famille dans sa cité, surtout si elles sont d'ordre sexuel. Il suffit qu'une jeune fille se retrouve seule dans un groupe de garçons pour qu'elle soit traitée de "pute". Ce tabou de virginité entraîne un réel stress chez ces jeunes filles, mais également dans leur famille «*Le tabou de la virginité nous empoisonne la vie. Ça met les parents dans un état de stress... dès que j'ai eu 18-19 ans mon père n'arrêtait pas de me parler de mariage*»⁶⁰. Dans les cas d'harcèlements les plus extrêmes, certaines filles n'hésitent plus à mettre fin à leur vie. La bonne réputation est donc vitale chez ces jeunes pour être respectées. La perte de la virginité avant le mariage chez une jeune fille dont les parents ou les futurs beaux-parents sont ancrés dans une forte mentalité musulmane est une honte et peut-être un moyen d'annuler le mariage. Ainsi, les jeunes filles vivent dans un stress permanent face à cette perte de la virginité.

L'auto-stigmatisation

Le stigmaté est d'après E. Goffman⁶¹ un attribut social dévalorisant dans une société (par exemple être handicapé, homosexuel, juif...), il est alors attribué à soi par autrui. Ainsi toute personne n'étant pas considérée comme "normal" dans sa société est susceptible d'être stigmatisée par les autres. Si les personnes peuvent mettre en place des stratégies de contournements ou des retournements de stigmates, beaucoup contribuent à le reproduire en véhiculant les représentations négatives ou positives qui leurs sont associés, c'est ce que j'appelle ici «*l'auto-stigmatisation*», soit le fait de se stigmatiser seul. Car rappeler à quelqu'un en permanence ce qu'il est, le stigmatiser, l'étiqueter quotidiennement, apporte une image (pas forcément que négative) à la personne qu'elle revêtira naturellement⁶², elle adoptera alors des gestes et des attitudes en conséquence. Ainsi d'après C Avenel⁶³, les premières rencontres pour un sociologue avec des habitants de quartiers populaires sont

⁶⁰. DOMERGUE R. *L'intégration des maghrébins dans les villages du midi*, 2011, p.10

⁶¹. GOFFMAN E., *Stigmaté. Les usages sociaux du handicap*, 1975, p. 57

⁶². MAZZOCCHETTI J. *L'intériorisation du stigmaté de la délinquance comme violence*, 2008. P.65

⁶³. AVENEL C. in *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie* p.39

imprégnées de stigmates, les jeunes parlent d'ailleurs difficilement d'eux sans en faire référence « *Tous les sociologues venant enquêter se frottent à la situation : les jeunes garçons, notamment, maintiennent l'observateur à distance par une manipulation permanente du discours. Ils jouent à l'intimidation en renvoyant l'image des « mauvais garçons », et incarnent de façon caricaturale le rôle qu'ils croient que l'on attend d'eux* »⁶⁴. En plus de prendre les apparences de ce que l'autre attend, beaucoup en adoptent les manières, les cultures, ainsi pour donner un exemple en lien avec la pression de la virginité vue plus haut, bien que nous pourrions penser que le devoir de rester vierge est un poids pour ces jeunes filles et n'est respecté que parce que la famille l'impose, J. Mossuz-Lavau⁶⁵ montre dans son enquête que la garde de la virginité est très souvent revendiquée par les filles elles-mêmes « *Mon enquête montre que la prescription en vigueur dans la culture musulmane – la virginité jusqu'au mariage – n'est pas seulement vivace dans le discours des parents. Elle peut être également revendiquée par les jeunes filles elles-mêmes [...] « Il faut pas chercher à comprendre. Pour nous c'est tellement logique qu'on se pose même pas la question. C'est comme si quand on se lève le matin, il faut manger, il faut partir.* »⁶⁶. Les jeunes tenant ce discours ne portent pas forcément le voile et ne cache pas leur corps, elles semblent même avoir le souci d'être sexy. Ainsi, la pression de rester vierge ne leur est pas forcément soumise, elles se l'imposent d'elle-même, elles se créent ainsi des pressions seules. Mais le cas de la virginité n'est qu'un exemple parmi tant d'autres situations

« *J'aimerais faire avocate... mais c'est compliqué quoi, jsuis arabe et pauvre, je pars déjà handicapée* » (Myriem)

« *Au centre de loisir une journée piscine est organisée, une jeune me dit qu'elle ne viendra pas car ses parents ne seront pas d'accord. Quand je lui demande pourquoi, elle me répond que le fait d'être en maillot de bain avec des garçons ça ne leur plaira pas. N'étant pas là le jour de la sortie je sus tout de même qu'elle y était présente et que ses parents n'y voyaient aucun problème* » (Observation Centre de Loisir)

⁶⁴. Ibid. p.39

⁶⁵. MOSSUZ-LAVAU J. *La vie sexuelle en France*, 2005

⁶⁶. Ibid p.65

Conséquences et Stratégies

Les conséquences dues aux pressions énoncés auparavant sont multiples et impactent généralement autant les jeunes filles que les jeunes garçons du quartier. Dans ce mémoire, mon choix est de ne traiter seulement que des répercussions opérées chez les jeunes filles elles-mêmes, délaissant alors la population masculine et adulte d'Empalot.

Nous pourrions penser dans un premier temps que les conséquences de ces pressions sont minimales et sans grand intérêt pour la vie future des jeunes filles : tout au plus ne pratiquent-elles plus d'activités collectives ? Restent-elles chez elles pour étudier seule tandis que leurs camarades se rejoignent en groupe ? Peut-être attendent-elles la majorité pour avoir un petit copain ? Autant de problèmes qui pourraient passer comme mineurs aux yeux de certains, mais qui dans la réalité que j'ai pu observer sur le terrain ont de lourds impacts sur leur choix de vie.

Etre invisible

« Ecoute ! Moi pour pas être dans les problèmes, pour être tranquille j'ai ma méthode... jsuis discrète dans le quartier ! Dehors je fais la folle, mais ici, dans la rue, jsuis calme. »

Sarah

Une des répercussions de ces pressions sur les jeunes filles est la non-présence de celles-ci des espaces propres aux cités qu'elles habitent. Ainsi, elles ne fréquentent que très peu la rue, elles n'y sont que de passage contrairement aux hommes, qui eux, sont plutôt statiques. Lors de mes observations exploratoires, j'ai comptabilisé le nombre de femmes et d'hommes statiques sur la place de métro d'Empalot, selon différentes temporalités :

Nombre de personnes présentent sur la place du métro d'Empalot selon l'heure et le sexe

Heure	Hommes	Femmes
16h45	16	17
17h40	26	13
18h00	32	9
19h50	15	5
20h	18	0

Grâce à ce tableau, nous pouvons donc voir l'appropriation de la place du métro selon le genre. Ainsi les femmes sont assez présentes entre 16h45 et 17h40, mais cela peut s'expliquer par le fait que c'est l'heure à laquelle sortent les enfants, nombreuses sont donc devant la station pour récupérer leurs enfants. De plus, dès 17h30 les rues se font plus sombres⁶⁷ et l'espace devient donc très peu fréquenté par les femmes. Il est également important de souligner que sur cette place l'espace investi massivement par les femmes est la salle d'attente des bus (lieu clos), ainsi nous retrouvons l'assignation du féminin à l'intérieur, là où le masculin aurait sa place dans tout l'espace public.

Si l'espace extérieur n'est pas fréquenté par les filles, il en est de même pour les installations culturelles, sportives présentes dans le quartier. Ainsi la médiathèque, les parcs de jeu, les terrains de sports sont délaissés par les adolescentes.

« Avant elles ne venaient plus à la médiathèque » (Maalik)

Il est tout même important de souligner le fait que l'offre du quartier créé également un grand impact sur la fréquentation ou non des espaces de vie, il est vrai qu'à Empalot, en dehors des activités socioculturelles il n'existe aucun lieu de confort, de détente si ce n'est un salon de thé investi massivement par des hommes.

« Effectivement on retrouve une population essentiellement masculine avec un salon de thé où se retrouve un public assez masculin. Après il y a très peu de commerces sur cette place commerciale c'est important de le souligner car la fréquentation d'un espace public vient aussi de ce qu'on propose sur cet espace » (Ludivine)

De manière générale, l'espace public est réservé au masculin, les femmes, ne s'y sentant pas légitime vont moins l'investir, elles ne font que passer contrairement aux hommes.

⁶⁷. Cette observation a eu lieu au mois de décembre, la nuit tombant de ce fait vers les 17h. Mais ce fait se répercute à toute saison, ainsi, en été c'est vers les alentours de 21h15 que ce phénomène se repère.

De plus, l'image de la femme statique à un endroit fixe d'après H. Kebabza⁶⁸, renvoi à l'image de la prostituée (et pas seulement dans les quartiers populaires). Les garçons, eux, occupent les lieux avec une stratégie de visibilité : occupation en groupe, bruyante et ostentatoire. Si les hommes sont encore plus présents dans les espaces publics des quartiers populaires c'est pour deux raisons : la première est le fait que contrairement aux jeunes des classes moyennes ou aisées, très peu de jeunes ont un espace de vie privée chez eux, pour des raisons économiques ils partagent souvent leurs chambres avec d'autres membres de la fratrie, ainsi se retrouver dehors entre amis permet de faire passer le temps, de se divertir⁶⁹. La seconde raison, d'après H. Kebabza⁷⁰ est que ces jeunes garçons, souvent en échec scolaire ou au chômage sont privés des privilèges du masculin qui sert à leurs valeurs virils. Contrairement aux hommes de classes moyennes qui ont la possibilité de sublimer leur virilité dans le travail, le mariage, les loisirs, les garçons des quartiers populaires, par leurs conditions socio-économiques dégradées en sont privés. C'est en cela qu'ils accentuent encore plus le clivage masculin/féminin face au public/privé, ainsi ils se sentent aptes à "protéger" les filles en leur rappelant que l'espace public est un espace dangereux pour elles, légitimant dans le même temps leur surveillance et le contrôle qu'ils ont sur leur sexualité. Une scène du film *Millefeuille*⁷¹ de Nouri Bouzid, illustre parfaitement ces propos. L'action se déroule en Tunisie durant la Révolution de 2010. Les deux protagonistes, deux jeunes filles, se déplacent de nuit dans les rues de la ville, au cours de leur chemin elles rencontrent un groupe d'hommes accompagnés de chiens. L'une des filles ayant peur de ces animaux, son amie demande aux hommes de tenir leurs chiens proche d'eux, ces derniers lui rétorque, qu'ils surveillent les rues, qu'elles ne doivent rien craindre, ce sont leur rôle d'homme que d'assurer leur sécurité dans la rue.

Mais où sont donc ces jeunes filles invisibles des espaces du quartier ? Restent-elles enfermées chez elles ? Se rassemblent-elles dans des lieux exclusivement féminins ? Si les jeunes filles semblent devenir invisibles dans leur quartier c'est parce que la plupart mettent en place des stratégies afin de se faire discrète dans leur environnement, ainsi beaucoup appliquent la technique "Pour vivre heureuses, vivons cachées".

⁶⁸. KEBABZA H. in *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie*, 2005, p.74

⁶⁹ LEPOUTRE D. *Cœur de Banlieue*, 1997.

⁷⁰ KEBABZA H. in *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie*, 2005.

⁷¹ BOUZID N. *Millefeuille*, 2013

Sortir du quartier

Certaines font donc le choix de ne plus rester dans leur quartier mais d'en sortir dès que cela est possible. Sortir d'Empalot permet de s'affranchir de la surveillance constante du quartier afin de rejoindre un lieu neutre où il est plus simple d'y devenir anonyme et autonome, « *La mobilité spatiale émancipe les jeunes filles d'origine maghrébine alors que la proximité les aliène* »⁷². De ce fait elles se déplacent en centre-ville pour s'occuper.

« *Au final, petit à petit elles vont vouloir quitter le quartier, sortir, sortir des marges, sortir des normes pour pouvoir au final sortir du quartier et ne pas être à l'intérieur du quartier, pour aller dans la ville, dans l'espace public et au-delà.* » (Nawal),

« *La rue St-Rome*⁷³ *est une extension de tous ces quartiers et la rencontre de tous les quartiers* » (Nawal),

« *Lors d'une discussion avec une jeune fille du soutien scolaire, je lui demande si elle va souvent en centre-ville. Elle me répond que c'est l'unique endroit où elles traînent avec ses amies : « c'est bien plus tranquille, on ne voit pas tous les gens d'ici et puis il y a plus de choses à faire là-bas !* » (Observation Soutien Scolaire).

Le fait de quitter le quartier momentanément deviendra pour certaines définitif quand elles auront les moyens de pouvoir le faire, soit par une indépendance dû aux études, dû au travail, financièrement ou par une union. Car l'union reste un acte majeur pour sortir du quartier. D'après H. Kebabza⁷⁴, de nombreuses jeunes filles se rendent compte que l'ascenseur social est en panne, et qu'elles auront ainsi énormément de mal à s'en sortir seule. Elles utilisent alors le mariage comme une stratégie de réalisation sociale. W.F.Whyte⁷⁵ montre le fait que de nombreuses jeunes filles de quartiers populaires de Chicago mettent en place des stratégies afin d'aller chercher dans les centres-villes de futurs époux, ce qui leur

⁷². AVENEL C. in *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie*, 2005, p.41

⁷³. La rue Saint-Rome est une rue piétonne bordée de nombreux magasins, elle est une des principales artères commerçantes de Toulouse.

⁷⁴. KEBABZA H. in *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie*, 2005.p.74

⁷⁵. WHYTE W. *Street Corner Society, the Social Structure of an Italian Slum*, 1943

permettra de quitter leur quartier. Dans l'étude « Jeunes filles et garçons des quartiers » une jeune fille annonce « *Mon mec idéal, je le verrais hors quartier* »⁷⁶

Mais pour les nombreuses filles qui vivent toujours dans le quartier et continuent à le fréquenter, des manœuvres se mettent en place afin de pouvoir rester tranquille et invisible des ragots. Ainsi beaucoup contournent simplement les lieux où elles ne veulent pas être vues

« Les filles mettent en place des contournements, la place commerciale est une place interdite pour les filles, même dans les coursives [...] elles circulent mais ne stationnent pas, quand elles voient les garçons elles contournent » (Nawal).

L'habit

D'autres vont jusqu'à changer d'attitude, de vêtements quand elles sont dans le quartier et retirent leur *déguisement* quand elles en sortent. Ainsi lors de mes observations exploratoires, j'ai pu observer un dépassement des frontières de genre effectué par deux jeunes filles.

« Deux jeunes filles s'assoient sur le muret près de moi et commencent à parler entre elles. Leur tenue vestimentaire ainsi que leurs attitudes me font me demander pendant un bon quart d'heure s'il s'agit de filles ou de garçons : survêtement de sport, l'une a une casquette surmontée d'une capuche et l'autre juste une capuche, toutes deux portent des baskets Adidas et des sacoches. Elles sont d'abord appuyées sur le muret, mains dans les poches et une jambe perpendiculaire au mur, au bout d'un moment elles s'assoient. L'une d'elle fume. [...] Elles commentent l'apparence des jeunes hommes qui passent : "Il est trop beau celui-là avec sa capuche (tout en pointant un jeune homme du doigt)", "celui-là c'est trop ton keum [mec] !" (En pointant un autre jeune homme) » (Observation Place Métro).

⁷⁶. KEBABZA H. & WELZER-LANG, « *Jeunes filles et garçons des quartiers* » *Une approche des injonctions de genre*, 2013, P58

Pendant tout le temps où elles sont restées assises, ces jeunes filles n'ont été abordées par aucun homme. Au contraire, ce sont elles qui leur ont lancé des remarques sur leur physique, et qui se sont approprié l'espace sonore. H.Kebabza⁷⁷, nomme ce genre de groupe de filles « les crapuleuses », ces jeunes filles, vêtues tel des garçons arrivent à rester visible dans le quartier puisqu'elles peuvent stationner, déambuler dans tous les lieux, tout en étant invisible en tant que femme par le fait qu'elles dissimulent leurs attributs féminins. On pourrait alors supposer que leur "masculinisation" est une façon pour elles de se créer une place dans l'espace public. Dans l'entretien mené avec Nacima qui a créé des groupes de jeunes filles et qui les a vus évolués, elle note une période pendant laquelle de nombreuses filles ont pris ce comportement.

« Elles nous ont surprise en faite... de part leur comportement, elles se comportaient pire que des garçons, ça veut dire qu'elles s'habillaient comme des garçons, le... le sweet, la casquette, survêt... elles étaient vulgaires, une attitude de garçon, et à chaque fois qu'on sortait en extérieur on se faisait exclure de partout [...] Elles avaient besoin ... comme elle dit... pour reprendre leur expression d'être aussi racailleuse ou caillera que les garçons pour se faire respecter. » (Nacima).

Nous voyons donc ici que prendre cette attitude est pour certaines filles une manière d'être tranquille, de se cacher en tant que fille et de devenir égal aux garçons en les imitant. Il en est de même pour une jeune fille présente dans les cours d'aides aux devoirs que j'assure.

« Dans le groupe auquel nous nous occupons, une jeune fille du nom de Leïla y est présente. Tous ces comportements peuvent être associés à ce que les normes de genre associeraient à un garçon : elle parle fort, s'agite, ne peut rester en place, parle de foot, de bagarre. De plus elle reste la plupart du temps en présence des garçons de la classe et à tendance à critiquer et à être violente avec les autres filles. Lors d'une discussion elle m'avoue une fois rentrée chez elle être « une véritable princesse » : « Quand tu me vois là, quand tu me parles, tu vois rien ! Mais en vrai, une fois chez moi, devant mon père, ma mère, jsuis une vraie princesse ! » (Observations Soutien Scolaire).

⁷⁷ KEBABZA H. in *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie*, 2005. p.76

Ce témoignage nous confirme donc le fait que pour certaines *faire garçon* dans l'espace extérieur est un moyen seulement d'être tranquille dehors et qu'une fois dans son espace intime on enlève le déguisement pour redevenir une jeune fille.

Bien évidemment toutes ne se "déguisent pas en garçons", elles vont simplement revêtir des vêtements dit "corrects" à leurs yeux et aux yeux d'autrui.

« Quand elles sont dans le quartier elles ont une tenue vestimentaire qui est adéquat dans le quartier et quand elles sortent à l'extérieur, elles vont enlever un pull » (Nawal).

« - Tu sais moi j'adore la mode, les fringues, tout ça quoi ! On dirait pas comme ça [rire] - Pourquoi on dirait pas ?- Bah t'as vu comment je suis habillée ? Toujours pareil ! T-shirt, jeans... toujours la même tenue ! En vrai mon placard il est rempli d'habits, de tout : robes, chaussures, shorts, leggings... mais tu me vois toujours pareil ici.- Pourquoi tu les mets pas alors ? - Si je les mets, mais que pendant les vacances, quand je pars chez mon père en Bretagne. Ici je préfère être neutre, j've pas attiré les regards... Plus on te voit, plus on parle de toi et c'est pas cool ça ici ! » (Alya)

Là encore nous sommes dans une technique pour passer inaperçu, comme le confirme Nadia qui explique que lors d'une discussion entre garçons et filles dans son groupe de parole, les garçons ont fait remarquer l'envie de voir des jeunes filles.

« Les garçons ont demandé lors d'une discussion à voir les filles mieux habillées dans le quartier. Mais les filles leur ont dit « nous on veut bien aussi mais on a envie d'être tranquille et si on fait le choix d'une tenue vestimentaire, soit le survêtement, c'est pour être tranquille dans la relation avec vous et pour être en lien avec vous » » (Nacima).

Le voilement

Mais depuis quelques années c'est une nouvelle stratégie qui apparaît dans les quartiers populaires : le voilement.

« Les nouvelles stratégies observé à Empalot ou dans d'autres quartiers est le voilement des filles. A un moment donné les filles pour certaines c'est à travers le voilement qu'elles peuvent circuler librement » (Nawal).

« Donc du comportement garçons, de la veille pour le lendemain... la veille tu voyais la jeune fille... voilà habillé comme toi et moi, voilà slim, jupe, truc, bidule, et du jour au lendemain tu la voyais poup poup poup [fait geste comme si met un voile]. » (Nacima).

Le voile deviendrait donc une façon de se cacher, de légitimer ses comportements bien plus pratique que la tenue "correcte" ou l'attitude masculine.

« Effectivement le voile... ça permet de cacher... [...] Et du coup de légitimer certains comportements » (Nacima).

Le terme de "respect" rentre de plus en jeu, emmenant une image, une attitude plus sacralisante que celle de l'habit "correct", car l'image sacrée du voile laisse à penser la pureté de la personne qui le porte.

« Certains nous ont dit et je pense pouvoir les croire, qu'en portant le voile elles ont gagné le respect des hommes, des garçons. » (Nacima).

« Bah les garçons quand même quand tu portes le voile vont te respecter, vont bien te regarder, même si derrière t'as un mauvais comportement. Bon dans leur tête tu portes le voile, tu pratiques la religion donc tu fais pas de bêtises, tu ne fréquentes pas de garçons, tu restes vierge jusqu'à ton mariage » (Nacima).

En nous appuyant sur les enquêtes de l'IFOP⁷⁸ datant de 2011 nous pouvons voir que 85% des femmes issues d'une famille d'origine musulmane et ayant moins de 35 ans ne portent jamais le voile, elles sont seulement 7% à le porter de temps en temps et 8% à le

⁷⁸ IFOP, *Analyse (1989-2011) : Enquête sur l'implantation et l'évolution de l'Islam en France*, 2011, p.28

porter régulièrement. Ainsi, ces chiffres nous montrent donc finalement que très peu de femmes d'origines musulmanes en France portent le voile. D'après les enquêtes de T. Guenolé⁷⁹, nous pouvons voir qu'il y a différentes façons de "*porter le voile*" :

→ Le voile en service minimum : simple à repérer car la jeune fille est maquillée, message de séduction, tout en portant cet emblème puritain. Le tissu porté est léger : le tchador. La jeune femme le porte uniquement par coutume culturelle, elle est fortement susceptible de l'abandonner.

→ Le voile hypocrite : c'est la même chose que le voile en service minimum excepté le fait qu'il est retiré dès la sortie de la cité. Une autre variante est le voile fashion, devenu une mode depuis quelques années chez les jeunes filles de banlieue, sa façon de l'attacher est ample. On assiste depuis quelques années à une nouvelle mode vestimentaire en relation avec l'Islam ; créé par trois musulmans américains, la marque Dawah développe des tenues et accessoires portant des mots renvoyant à des étapes de la prière, il en est de même pour la marque Unicitewear depuis 2007 dont le logo symbolisant une main droite (que l'on tourne à la récitation de la prière) et qui propose des vêtements imprimés d'écrits religieux. Nous rentrons donc avec cette mode dans une sous-culture jeune de musulman.

→ Le voile de la "salope"⁸⁰ : concerne les jeunes filles ayant eu des mœurs légères dans l'adolescence et mettant plus tard le voile pour se "*caser*".

→ Le voile contre-culturel : en réaction contre la France qui a selon elles rejetée leurs parents, elles portent le voile comme emblème contre-culturel. Ce voile qui est souvent revendiqué est un choix personnel lié à une prise de conscience d'une identité.

Avec ces exemples nous voyons bien que le fait de porter le voile n'est pas forcément associé chez la jeune fille au côté religieux de la tenue, mais il peut être mis dans des cadres beaucoup plus simples comme la mode ou la recherche de tranquillité.

Le terme du voile nous entraîne donc dans une des conséquences les plus importantes : l'entrée dans la religion

⁷⁹ GUENOLE T. *Les jeunes de banlieue mangent-ils les enfants ?* 2016, p.71

⁸⁰ Terme utilisé par les jeunes et les travailleurs sociaux interrogés par Guenolé lors de son enquête (p. 71)

L'entrée dans la religion

*« Ta barbe, rebeu, dans ce pays c'est Don't Laïk
Ton voile, ma sœur, dans ce pays c'est Don't Laïk
Ta foi nigga dans ce pays c'est Don't Laïk
Madame monsieur, votre couple est Don't Laïk. »*

Don't Laïk, Médine (2015)

De nos jours, tout comme la déchristianisation, la désislamisation est en route, ainsi nous savons que la pratique musulmane diminue petit à petit excepté pour la pratique du jeûne du Ramadan⁸¹ qui reste suivi à plus de 70% par les musulmans⁸², ce chiffre confirmerait le fait que le Ramadan soit plus une coutume culturelle qu'un événement religieux, tout comme Noël dans notre société. Pourtant, lors de mes entretiens la question de l'Islam de plus en plus suivi par les jeunes m'a été mentionnée à plusieurs reprises

« je veux pas rentrer trop dans la religion, mais il y a aussi le poids des religions qui augmentent » (Maalik)

« en plus avec ces histoires de religion... Il y en a certains le vendredi ils courent de la mosquée pour venir s'inscrire à la PS4. Voilà ils vont à la mosquée tous ceux-là » (Ayoub).

Si nous regardons les données de l'enquête IFOP⁸³, nous nous rendons compte que la fréquentation de la mosquée le vendredi est en progression pour les jeunes, ainsi les 24/25 ans fréquentent de 9% plus la mosquée en 2011 qu'en 1989, pour les moins de 25 ans cette augmentation est de 16%. Cette croissance de la pratique religieuse se voit également dans la coutume du jeûne, ainsi les 18-24 ans étaient 59% à pratiquer le jeûne pendant tout le Ramadan, en 2011 ils étaient 73%. Ces propos et ces statistiques montrent alors qu'un vrai paradoxe se met en place en France, si la pratique de la religion musulmane tient à diminuer en France, pourquoi les jeunes eux, sont-ils de plus en plus enclins à cette pratique ?

⁸¹. Le Ramadan représente le neuvième mois lunaire pendant lequel les pratiquants doivent renoncer de boire, de manger, de fumer, de se parfumer et d'avoir des relations sexuelles entre le lever et le coucher du soleil.

⁸². IFOP, *Analyse (1989-2011) : Enquête sur l'implantation et l'évolution de l'Islam en France*, 2011, p.12.

⁸³. Ibid, p.10

Quand on parle de religion aux travailleurs sociaux, leur avis est que cette tendance est en forte augmentation chez les filles dans les quartiers populaires.

« Enfin forcé de constater qu'en 2017[...] sur la Reynerie euh... on est sur une dominante de jeune fille, de femme, de femme d'un certain âge qui porte le voile » (Nacima).

« On sait que ce phénomène a touché les trois quarts des filles qu'on touche » (Nacima).

La pratique devient de moins en moins cachée *« on est sur une pratique visible de la religion sur l'espace public » (Nadia).*

Nous pourrions penser que l'entrée dans la religion se fait par la pression de la famille, mais cela n'en ait pas le cas pour une majorité qui au contraire s'en inquiète.

« Ce n'est même pas sous la pression familiale, que je comprends... même si je ne le comprends pas, que je comprendrais mieux [...] on pourrait penser que c'est les parents, les grands-frères, du tout, c'est. D'après ce qu'elles disaient, leur choix » (Nacima).

« Sa mère est venue me voir parce qu'elle ne comprenait pas pourquoi sa fille s'est mise à porter le voile... moi j'en savais rien, je croyais que c'était avec sa famille qu'elle en avait parlé... mais faut croire que non » (Nadia).

« Si je suis musulmane ce n'est pas à cause de mes parents, bien sûr j'ai grandi dans cette culture, mais j'aurais pu en sortir, ils auraient rien dit. Non je l'ai décidée de moi-même, j'en avais envie, c'est tout ! » (Sarah).

Le port du voile ou la fréquentation de la mosquée se fait plutôt via les rencontres, les amies et par de simple discussions.

« Ce n'est absolument pas sous la pression sociale. C'est elles qui vont se retrouver entre copines dans des apparts, dans des bidules, y'en a une qui porte le voile, elle va expliquer : non mais écoute, moi je vais à la mosquée, c'est super, c'est génial, c'est truc, c'est bidule... tu devrais pourquoi... Voilà, comme on pourrait discuter de notre dernière sortie. » (Nacima).

La cause de l'entrée dans la religion est multiple et propre à chaque individu. D'après certains chercheurs la montée de la religion chez les jeunes proviendrait des difficultés sociales qu'ils rencontrent, ainsi d'après H. Lagrange il existe une corrélation entre chômage, échec scolaire, ségrégation et importance donnée à l'Islam, ainsi « voir son avenir "terrestre" fermé renforce la croyance et le fait de pratiquer »⁸⁴. G Kepel, annonce « Dans ces banlieues, le grand récit fondateur de la France moderne selon lequel la nation était toujours capable d'intégrer a été mis à mal. La colère et l'Islam se sont développés partout où la République a échoué »⁸⁵. Pour certaines l'entrée dans l'Islam s'est faite à la suite des lois qui ont concerné à restreindre le port du voile dans les lieux publics. Ainsi en réaction à cette France qui a selon elles rejetée la religion et la culture de leurs parents, certaines jeunes filles y accèdent en tant que contre-culture.

« On fait un lien nous avec la loi sur le voile qui à un moment donné je pense à chagriné et pour certaines qui nous disent c'est pas la France à nous donner une conduite à tenir par rapport au voile » (Nacima).

Mais d'autres facteurs rentrent également en jeu, tel que le besoin d'affirmation de l'identité. Faute de trouver une identité à l'école ou au travail, les jeunes de quartiers populaires la trouve dans ce qu'ils pensent être la culture de leurs parents : l'Islam. « Dix ans plus tard, la donne a changé ; avec l'échec du « beurisme » de nombreux jeunes se réapproprient une identité musulmane fortement décriée pour en faire un pôle identitaire positif, un peu comme avaient pu le faire avant eux les Afro-Américains, clamant leur fierté pour une identité « black » longtemps méprisée »⁸⁶, les jeunes tendent à valoriser l'identité musulmane connoté péjorativement par les groupes majoritaires en France et délaisse l'identité "beur" représentant pour eux une identité du ni-ni sans réel profondeur.

Pour certaines jeunes filles cette pratique religieuse passe comme une priorité dans leur vie reléguant parfois les études à un plan secondaire

« Il y a des fois je suis secouée, je suis secouée, tu vois... L'école et la scolarité n'est plus la priorité première » (Nacima).

⁸⁴ JOIGNOT.F En France, des jeunes de plus en plus fidèles à l'islam, 2012.

⁸⁵ Ibid

⁸⁶ M-A. ADRAOUI & L. ARSLAN, L'Islam en France pour les nuls actu, 2013, p.130

Ainsi le port du voile étant interdit dans les établissements scolaires, certaines mineures n'hésitent pas à arrêter complètement leurs études ou à les continuer via les services de cours à distance (CNED).

« Pour certaines... mineures... elles ont arrêté leur scolarité pour s'inscrire au CNED, car elles n'acceptaient pas d'enlever le voile à l'entrée du collège et du lycée » (Nacima).

Beaucoup de filles sont dans la recherche du conjoint religieux, ce dernier critère étant devenu un déterminant majeur dans la recherche à l'amour.

« Ce soir avec un groupe de filles nous parlons "amoureux". Les quatre filles en question ont toutes des parents d'origine maghrébine et pratiquant l'Islam. Au cours de la conversation elles soutiennent le fait que leur futur mari se doit d'être musulman « sinon ce n'est pas possible » autant au regard de leur famille que de leur propre opinion » (Observation Groupe Journalistique).

Parfois c'est à travers lui que la jeune fille se met à la pratique de l'Islam.

« Ma sœur avant elle était comme nous. Elle faisait le Ramadan, elle mangeait halal et voilà ça n'allait pas plus loin. Mais c'est quand elle a rencontré son mari qu'elle a changé, elle est devenue plus pratiquante. Après lui il vient d'une famille où ils sont plus pratiquants que nous, c'est sûrement pour cela. » (Selma).

Si nous regardons les chiffres de l'IFOP⁸⁷, nous pouvons voir que les femmes musulmanes pratiquantes sont 29% à dire accepter que leur fille épouse un homme non-musulman et 27% à ne l'accepter en aucun cas. Le choix du conjoint comme musulman pratiquant a donc une grande importance encore de nos jours dans les familles musulmanes pratiquantes. D'après D. Lepoutre les affinités ethniques jouent encore de nos jours un rôle majeur dans les relations garçons-filles mais également dans les rapports de flirts, *« Dans les quelques discussions de complicité masculines que j'ai eu avec Samir au sujet des meufs [femmes] , je n'ai jamais réussi à lui faire trouver séduisante – ou, comme il le dit si bien, « bonne » ! – des adolescentes ou femmes noires. Quant à Mango, Noir haïtien d'origine, il confesse de son*

⁸⁷ IFOP, *Analyse (1989-2011) : Enquête sur l'implantation et l'évolution de l'Islam en France*, 2011, p.29

côté et sans aucune gêne son peu d'attrance pour les Blanches : « Ouai, les babtous [toubabs], ça me branche pas trop, hein ! »⁸⁸. Trouver un mari musulman est pour certaines filles vue comme rassurant, ainsi, l'homme musulman, mieux s'il est pratiquant, sera plus respectueux envers elle car il saura la comprendre. Dans le film *Haramiste*⁸⁹ de Desrosière, une phrase illustre parfaitement ce fait, ainsi lors d'une discussion des deux sœurs sur la sexualité et le choix du partenaire, la plus jeune dit à sa sœur « *De toute façon il est musulman, il va me respecter, il est sérieux, il fait partie des Frères Mus... tu veux quoi de plus ?* ».

De part cette demande, un grand marché de sites de rencontre spécialisé dans la religion musulmane s'est créé sur Internet, ainsi des sites tels que Mektoube⁹⁰ ou Muslima⁹¹ demandent lors de l'inscription l'importance de la pratique de l'individu. Dans une partie que les sites nomment "valeurs", il est demandé l'origine (algérienne, marocaine, tunisienne ou autre), la langue parlée (arabe/arabe littéraire/berbère et autre) ainsi que la pratique (oui/non/modéré/dans le din⁹²). Nous retrouvons donc dans ces critères une certaine volonté de trouver un partenaire musulman et pratiquant. Mais cette recherche se retrouve bien sûr également en dehors du monde virtuel, lors de la fréquentation de la mosquée.

« C'était devenu aussi, donc c'est symbolique, un lieu de rencontre garçon-fille. Il y a beaucoup de mariages qui se sont faits à partir de la mosquée[...] Des jeunes filles m'ont raconté, en plus elles étaient heureuses comme tout, qu'il y avait un espèce d'album qui circulait avec les photos des personnes qui voulaient se marier, le profil... enfin comme tu vois dans meetic, tu l'a en direct» (Nacima).

Mais cette entrée dans la pratique religieuse, bien qu'importante pour ces jeunes, peut devenir un réel problème. Ainsi comme nous l'avons mentionné plus haut, le fait de porter le voile pour une femme l'empêche d'accéder à certains lieux publics tels que les établissements

⁸⁸ LEPOUTRE D. *Cœur de Banlieue. Codes, rites et langages* 1997, p.82

⁸⁹ DESROSIERE A. *Haramiste*, 2015

⁹⁰ <https://www.mektoube.fr/>

⁹¹ <https://www.muslima.com/fr/>

⁹² Ce mot désigne la nature de l'Islam non plus comme seulement une religion, mais également comme un système politique, économique, juridique, militaire et social.

scolaires, certaines n'hésitant donc pas à stopper leurs études et se marier. Mais cette difficulté que leur impose la laïcité française devient pour eux une contrainte et fait naître chez ces filles un sentiment de colère.

« On va revendiquer la France veut pas, c'est ça qui me gêne, la France veut pas nous laisser pratiquer notre religion comme on veut » (Nacima).

Ces revendications, ce sentiment de colère, parfois même de haine, entraînent des replis sur elles-mêmes, sur une communauté de jeunes musulmanes délaissées par une France laïque méprisée.

« Car ce que ça a emmené quand même, ça a emmené pour une grande majorité des écorchées vives, car évidemment qui trouve pas de boulot, car évidemment qui trouve pas de formation, évidemment que du coup ils sont très en colère, évidemment que du coup ils sont rentrés dans un schéma de victimisation et évidemment qu'il y a des propos... bah pour le coup... très sévère vis-à-vis de la société française » (Nacima).

Lors des séances d'aides aux devoirs il m'arrive régulièrement de me retrouver confronté à ce problème de victimisation.

« Ce soir Leïla est en colère, quand je lui demande quel est son problème, elle me répond que sa prof est une raciste qui déteste les musulmans. J'essaie de comprendre le problème et elle m'explique que son professeur l'a sanctionné pour avoir porté un pendentif représentant une main de Fatma alors que cette prof porte à chaque fois des croix autour de son cou grande de 30cm. » (Observations Soutien Scolaire).

« Hotman (né au Maroc) m'explique qu'il a eu un zéro à son exposé en géographie traitant du Sahara. Je lui demande la raison et il me répond simplement que sa prof est une raciste et déteste les Arabes. Il m'explique à la suite que lors de son exposé il a expliqué que le Sahara débutait au Maroc et se terminait en Egypte. D'après lui, à la fin du cours sa professeure l'aurait pris à part et aurait dit que le Sahara ne débutait pas au Maroc et que les Marocains étaient tous des cons ». (Observations Soutien Scolaire).

Quelle est la part de réel, la part d'inventivité et d'incompréhension dans ces récits ? Dans les quartiers populaires le sentiment de rejet de la part de la société française est très important, elle entraîne un sentiment de victimisation et ainsi toutes les reproches négatifs faites à l'égard d'un individu proviennent d'après eux du racisme. Quand l'on sait que de nombreux parents ont ces discours quotidiennement, il n'est que probable que les enfants les reprennent inconsciemment dès un certain âge.

« Avant la 6^{ème} les enfants ont pas tous ce discours super discriminant, victimisation. En 6^{ème} ils font de nouvelles rencontres, ils enregistrent de nouvelles choses. Et puis les parents... les parents olala... Comment veut tu que les enfants ne soient pas dans un tel discours quand t'entend des parents dire : Ce prof est raciste il n'aime pas mon enfant, Si il a mis un 5 à mon garçon c'est parce que c'est un raciste ! Non mais ça je l'entends presque toutes les semaines. Attend pourquoi un mec raciste viendrait faire prof dans un quartier ? Faut être lucide un peu » (Nadia).

Une sexualité méconnue

« Le dieu de la virginité est populaire dans le monde arabe. Peu importe que vous soyez croyant ou athée, musulman ou chrétien, tout le monde vénère ce même dieu. Tout est fait pour garder l'hymen – son pilier le plus fragile – intact. Sur l'autel du dieu de la virginité, on sacrifie non seulement l'intégrité corporelle de nos filles et leur droit au plaisir, mais aussi leur droit à la justice face aux violences sexuelles. Parfois, on sacrifie même leur vie : au nom de l'« honneur », certaines familles assassinent leurs filles pour apaiser ce dieu »⁹³

Eltahawy M. *Foulards et hymens*.

⁹³ ELTAHAWY M. *Foulards et hymens. Pourquoi le Moyen-Orient doit faire sa révolution sexuelle*, Ed Belfond, 2015, 260pp. p.131

Comme nous l'avons précédemment⁹⁴ mentionné les filles de quartiers populaires, et principalement celles ayant grandi dans une culture musulmane, se doivent de rester vierges avant le mariage. Si cette obligation est surveillée par la famille qui ne souhaite pas voir le déshonneur en leur fille, certaines jeunes, tout comme pour le voile, revendique leur identité par des réappropriations de pratiques sociales. Ainsi, ces jeunes filles s'imposent elles-mêmes le devoir de rester vierge « *Moi-même personnellement, dit l'une, c'est ce que je veux. Ce n'est même pas vis-à-vis de mes parents, c'est vis-à-vis de moi.* »⁹⁵. Mais pour un grand nombre ce choix reste pesant, il est parfois respecté comme une chose allant de soi, comme une obligation ou à cause de l'inconnu qu'est la sexualité.

Le dysfonctionnement de la transmission

L'éducation sexuelle ne se faisant pas dans le foyer pour cause du puritanisme, ni à l'école pour cause du retard en la matière dans l'Éducation Nationale les jeunes filles de quartier côtoient donc une sexualité inconnue devenant parfois dangereuse. Parler de sexualité est tabou, par conséquent toute sexualité en devient donc caché et non informée. Les quelques informations que les enfants apprennent dans leurs cours sont de suite cachés et démenties par leur entourage.

« Lors d'une séance d'aide aux devoirs les quatre garçons de la classe parlent d'un cours sur l'éducation sexuelle qu'ils viennent d'avoir (étant en 6^{ème} le programme d'SVT enseigne les rudimentaires de la reproduction humaine), ils rigolent ensemble et se moquent de ce qu'ils viennent d'entendre comme le ferait tous les enfants du même âge. Puis Hotman, tenant devant lui son cours, m'interpelle et me dit « si à la maison ma mère elle voit ça... ouiliouiliouili... elle le prend et [mime le fait de mettre en boule son cour puis de le déchirer] et après elle me tue ! » (Observations Soutien Scolaire).

« Les garçons parlent entre eux de l'éjaculation, un sujet qu'ils viennent d'aborder en classe le jour même. Driss essaye de décrire l'action d'éjaculer à Youssef qui ne l'a pas encore appris dans son cours. Après de longues

⁹⁴ Cf. chapitre « Pressions multiples ».

⁹⁵ MOSSUZ-LAVAU J. *La vie sexuelle en France*, 2005, p.65

explications accompagnées de rires, Youssef annonce « C'est du grand n'importe quoi ce que vous disent vos profs, faut pas l'apprendre, ils se moquent de nous ». (Observation Soutien Scolaire).

Nadia confirme d'ailleurs ce déni de la part des parents concernant les cours d'éducatives sexuelles à l'école.

« Quand ils leurs ont parlé de préservatif là aux quatrièmes, troisièmes, y'avait les parents qui venaient me voir : Mais c'est honteux au collège. Bah non ce n'est pas honteux, enfin je veux dire quand t-on sait ce qu'il se passe dans les coursives et les hôtels... Non ce n'est pas honteux. » (Nacima).

Pour un grand nombre de ces filles le sexe est tabou, il demeure un sujet interdit ou seulement abordable de manière très superficielle.

« J'en parle à personne... c'est trop intime, j'ai trop honte d'en parler » (Sarah).

« Non j'aborde pas ce sujet, ça regarde que moi, et quand des gens essayent d'en parler, des amies par exemple, bah je change de conversation... » (Sarah).

De par ce tabou, cette pudeur, ces jeunes filles se retrouvent donc dans l'ignorance de leurs sexualités, beaucoup ne connaissent ni les moyens de contraception existants, ni même les professionnels de santé.

« C'est des jeunes majeures qui m'ont dit : bah non bien sûr qu'on va pas voir un gynécologue tant qu'on est pas marié. Mais j'ai dit : mais enfin on va pas voir un gynécologue parce qu'on va se marier, on va voir un gynécologue pour voir si tout va bien, si j'ai pas une mycose, si j'ai pas eu un microbe, si mes seins vont bien [...] Car pour elles aller voir un gynécologue, dire à leurs parents qu'elles allaient voir un gynécologue, c'était on avait un rapport sexuel donc on va lui demander » (Nacima).

Pour certaines la première fois est affiliée à la nuit de noce, ainsi la fille souvent peu préparée ou complètement dans l'inconnaissance de l'acte redoute ce moment et le ressent comme un traumatisme.

« Moi j'ai des pépettes, les pauvres qui se sont mariées, elles sont venues me raconter, parce qu'elles avaient besoin, [...] leur terrible nuit de noce où

elles n'avaient absolument pas été préparées par leurs mères. Concrètement elles ont subi, avec beaucoup de douleur, elles savaient concrètement pas, c'est-à-dire que quand elles se retrouvaient avec leur mari dans la chambre qu'est-ce qui allait se passer.» (Nacima).

*« J'imagine que le soir (lune de miel) ça n'a pas été facile ? - Mon mari était un bourrin. Il a fait ça comme on voit dans les films marocains »⁹⁶, «*ça fait mal, j'ai saigné beaucoup. D'ailleurs j'ai eu peur, j'en ai parlé à mon père, chose que j'aurais jamais faite avant ; il m'a emmenée à l'hôpital et puis ils m'ont dit que c'était normal* »⁹⁷.*

La notion de plaisir est bien souvent complètement absente chez la femme soit parce que l'acte en lui-même est douloureux ou bien parfois car c'est ce que l'on enseigne aux jeunes filles par le biais de la religion.

« De ce qu'elles ont compris de ce que l'imam pouvait leur dire par rapport à la religion musulmane [...] que c'était logique qu'elles ne prennent pas de plaisir dans les relations sexuelles car quand elles se marient elles devaient être dévouées corps et âme à leurs maris » (Nacima).

La jeune fille devient donc simplement une possession de son mari ainsi qu'un instrument de procréation, elle est alors ralliée à son rôle d'enfantement.

« Quand je te dis sans aucune éducation, ça veut dire que souvent l'acte sexuel il est... c'est l'acte pour l'acte, sans notion du plaisir... où souvent plaisir homme, la femme est là pour enfanter, pour créer » (Nacima).

La contraception restant pour certaines inconnue, non tolérée par le conjoint ou pensée comme un acte de pécher car contre la volonté du Coran, certaines jeunes filles se retrouvent enceinte sans le vouloir.

« J'en ai encore aujourd'hui régulièrement qui tombent enceinte mais alors qu'elles le voulaient pas. Mais du coup y'a même pas besoin de parler d'IVG, c'est hâram. Mais quand je te dis qu'elles ne le veulent pas, elles ne le voulaient pas. » (Nacima).

⁹⁶ Ibid p.11

⁹⁷ Ibid p.68

Ne pas connaître sa sexualité, son corps, ne vivre que dans un modèle d'enfantement peut être un acte douloureux privant la femme de toute liberté.

« Du coup ce qui est terrible pour la jeune fille c'est que si tu veux de l'adolescence elle passe à jeune mère et tout cet espace où elle aurait pu se construire en tant que femme n'y est pas puisque de l'adolescence à la maison elle passe mariée et elle ne prend même pas le temps de connaître, de côtoyer ou de construire sa vie de couple, de construire sa vie sexuelle, elle tombe très vite enceinte. Afin pour moi en tant que femme c'est d'une violence... » (Nadia).

Bien que les mères aient subi les mêmes problèmes elles ne réussissent pas pour autant à aider leurs filles à en sortir, à faire changer la mentalité. Cela proviendrait d'après M. Eltahawy⁹⁸ à l'intériorisation de cette soumission par les mères qui refuseraient donc à leurs filles le plaisir, la liberté auxquelles elles ont été privées étant jeune.

« Comment nos mères qui pour la plupart ont subi le mariage... parce que culturellement... voilà... on choisissait à leur place.... Elles n'ont pas réussies à un moment donné à discuter intimement avec leurs filles » (Nacima).

Pourtant d'après Nacima, entre-elles, les mères n'hésitent pas à parler du sujet et en sont même très demandeuses.

« Avec les mamans les lieux où j'en parle le plus [de sexualité] c'est quand on va au hammam, [...] Parce que là on est vraiment dans l'intimité tu vois, on est vraiment toutes à poil. Et là par contre c'est elles qui sont demandeuses de discussions à travers leurs histoires de couple. Donc y'en a une qui va démarrer en disant : Ah oui non mais attend, moi mon mari, tu vois là ça fait longtemps, il m'énerve et puis j'ai pas envie et puis... Pis t'as l'autre qui dit : Ah bon... et là on discute et là c'est fabuleux parce qu'elles se rendent compte que c'est quand même important de parler sexualité, de parler de couple et de prévention, de parler de plaisir » (Nacima).

⁹⁸. ELTAHAWY M. *Foulards et hymens. Pourquoi le Moyen-Orient doit faire sa révolution sexuelle*, 2015, p.130.

C'est donc bien le fait d'en parler à sa propre fille qui pose problème. C'est alors une réelle difficulté pour ces filles de ne pas pouvoir se tourner vers leurs mères afin de demander de l'aide. *« Souvent non mentionné dans la famille elles ont fait peur à leur arrivées [les menstruations] « ça a été la panique à bord, parce qu'on ne m'avait rien expliqué » rappelle Samia qui n'envisage même pas d'en parler à sa mère et qui s'adresse à une cousine. D'ailleurs elle-même avait si bien intégré cette idée qu'on ne doit pas faire allusion à ces « choses-là » devant sa mère que, devant sa petite sœur qui venait d'avoir ses règles et qui, elle, s'était adressée à leur mère, elle s'était exclamée : « Remonte ta culotte », car, dit-elle aujourd'hui, « ça me paraissait choquant de montrer sa culotte à sa maman »⁹⁹. Ainsi comme ce discours l'illustre, ces jeunes filles se tournent bien souvent vers des filles, des femmes de leurs connaissances. Certaines en parlent avec leurs amies proches, exclusivement féminines.*

« Parfois on en parle entre nous, entre amies [...] oui on se donne quelques conseils, on raconte nos expériences, mais en principe ça reste plus sur le ton de l'humour, de l'amusement » (Selma).

Si parler de sexualité avec ses amies se fait plus sur le ton de l'amusement et de l'anecdote, pour les filles cherchant des conseils plus sérieux, se tourner vers des femmes plus vieilles, plus expérimentées, qu'elles soient de la famille ou de différentes structures est la meilleure solution.

« Moi j'y connaissais rien, ça me faisais peur même et comme je n'avais personne pour en parler, ni ma mère, ni mes sœurs, j'ai demandé à ma tante, elle est plus ouverte elle. Elle m'a expliquée vite fait et après ça allait mieux ! » (Selma).

« Oui j'ai beaucoup de jeunes filles qui sont venues me voir. Surtout quand nous étions en séjour, loin des parents, des autres... On n'a pas parlé directement de sexualité, elles étaient trop jeunes, mais j'ai essayé de leur expliquer qu'est-ce que les menstruations ou le consentement... c'est pas grand-chose, mais c'est déjà ça de fait » (Nadia).

Certaines essayent de côtoyer des structures associatives afin d'avoir accès à de l'information, pour ces jeunes filles c'est donc auprès d'acteurs sociaux, de petites

99. Ibid p.66

associations comme celle de Nacima mais également de plus importantes structures comme le Planning Familial qu'elles se tournent. Mais là encore, les jeunes filles se doivent de mettre en place des stratégies pour avoir tranquillement accès à ces lieux. Afin de se procurer des contraceptifs, des informations sur la sexualité, sur l'hygiène de vie, pour avoir de l'aide lors de grossesse tout en étant anonyme, elles sont dans l'obligation de mettre en place de réelles manœuvres. Bien que les plannings familiaux soient très présents dans les quartiers, les jeunes filles ne veulent pas aller dans ceux de leur propre quartier, leur réputation est en jeu à ce moment-là, un parent, un frère, un ami la voyant franchir le seuil de ce lieu pourrait en peu de temps lui transmettre une mauvaise réputation. En conséquence, on observe un véritable chassé-croisé des jeunes filles de banlieue allant dans les plannings familiales des autres quartiers.

D'autres souhaitent aller encore plus loin, quand l'envie de flirter ou de s'adonner au sexe avant le mariage se fait ressentir, certaines mettent en place différentes stratégies.

Stratégies de contournements

Divers contournements sont donc mis en place par les jeunes filles afin de pouvoir s'adonner à l'amour sans attendre le mariage.

Pour ce qui concerne le flirt comme nous l'avons vu plus haut, les filles n'hésitent pas à aller chercher des garçons dans d'autres quartiers ou au centre-ville. Mais de nos jours avec l'utilisation massive des technologies d'informations et de communications, la drague passe par le net. Beaucoup de jeunes passent par de simples réseaux de communications pour flirter : Facebook, Snapchat et même par simples messages.

« Par diverses stratégies je suis arrivée à avoir le numéro d'un garçon que j'aime bien au collègue... oui c'est bizarre, un peu tordu même [rire]. – Tu l'as contacté après ? – J'ai galéré à savoir comment l'aborder sans que ça fasse trop folle... et un jour j'ai dit un truc genre : ouai jsuis dans ta classe, j'ai pas

écrit les devoirs qu'on devait faire, est-ce que tu peux me renseigner ? Il m'a répondu sans poser de question, après moi derrière j'ai continué à lui parler et tout c'est fait.... Maintenant on parle régulièrement ensemble. Jsuis contente [rire]. » (Linda).

D'autres font le pas d'aller sur les sites de rencontres. Ainsi, sous de fausses informations la plupart du temps elles flirtent par message avec des hommes et vont parfois jusqu'à les rencontrer, et cela toujours en dehors du quartier.

« Le plus simple c'est les chats de rencontre, genre Tinder ou Badoo. J'ai un profil et je drague sur ça ! –Tu as mis ta photo et tes informations ? – Non non !! [Rire] enfin la photo c'est la mienne mais j'ai pas pris mon visage, comme ça personne me reconnaît. Et pour les informations j'ai un peu mythonné » (Sarah).

Mais bien souvent flirter ne suffit plus et certaines souhaitent aller plus loin. Pour ces dernières, des stratégies sont mises en place afin de pouvoir avoir des pratiques sexuelles ne touchant en rien l'hymen : sexualité anale ou buccale seulement. Pour ces filles-là, lorsqu'un flirt est engagé avec un garçon elles n'hésitent pas à mettre en place des règles *« Il voudrait avoir des relations sexuelles parce qu'il y a certaines filles arabes en fait, la religion cela leur passe au-dessus de la tête, mais ils savent très bien les filles avec qui il faut faire attention. Donc moi, quand je sors avec un garçon, il sait, je lui mets directement les points sur les i. donc ils savent directement que ça n'ira pas plus loin »¹⁰⁰.*

« Il m'est arrivé de rencontrer des filles lors de soirée et là c'était direct : on couche mais je reste vierge ! » (Bilal).

Pour d'autres, tout se joue durant la nuit de noce où certaines serrent leurs muscles vaginaux pendant l'acte et se blessent afin de simuler un saignement, *«C'était cinq heures du matin [lendemain de lune de miel], on était épuisés. Il s'est endormi de suite après, il ne s'est pas posé de questions. Je me suis entaillé un doigt, il y a eu quelques gouttes de sang. Le lendemain il était content, la famille aussi.»¹⁰¹.* Mais depuis la fin des années 2000 un petit kit

¹⁰⁰ Ibid .p.66

¹⁰¹ Ibid p.11

vendu sur internet se fait connaître permettant de reproduire les effets du déflorage sans avoir besoin de se blesser.

« Moi je connais pas, mais j'ai une cousine qui m'en a parlé en rigolant. C'est genre un kit de survie pour femme pas vierge. C'est chinois, regarde sur Internet tu vas trouver » (Selma).

Ce produit nommé Hymen Artificiel¹⁰² se vend sur Internet à 18 euros. Il propose de « *Redevenir Vierge* » à toute femme ayant "brisée" son hymen lors de différentes activités (sport intense, relations sexuelles avant le mariage, jeux d'enfance, masturbation, malformation et agression). Le kit le moins cher se compose d'un simple hymen artificiel à insérer vingt minutes avant le rapport sexuel tandis que celui de meilleure gamme propose des « ovules de rétrécissements » supposé rétrécir le vagin pendant un certain temps ainsi que trois « pilules de virginités » libérant un liquide rouge lors du rapport. Au coût d'une centaine d'euros, cette solution reste relativement moins chère que l'hyménoplastie.

L'hyménoplastie est la technique qui est de nos jours la plus utilisée, elle consiste en la reconstruction de l'hymen dans des cliniques spécialisées souvent présentes dans d'autres pays tels que la Belgique ou la Tunisie. Ces opérations ont un coût élevé, entre 1 500€ et 3000€ l'opération sans compter le prix du voyage.

« J'ai été très surprise quand j'ai discuté avec des jeunes majeures, des jeunes filles que j'ai eu toutes petites qui sont mariées aujourd'hui avec quatre enfants et tout ça, j'ai été très surprise quand elles m'ont dit : Nacima sort de ta naïveté... tu parles mais la grande majorité ont déjà eu des rapports très tôt et on se fait reconstruire l'hymen [...] Je savais que ça existait, je ne pensais pas par contre que c'était une pratique régulière... quand même... et qui coûte cher » (Nacima).

Si la perte de la virginité est assumée par ces jeunes filles, ce n'est pas pour autant qu'elles l'affichent, la plupart reste discrète et dans le silence.

¹⁰². <https://www.hymen-artificiel-le.com/>

La scolarité

« Oui j'aime le collège ! – Pourquoi ? - ... Bah j'aime bien aller en cours, j'aime bien apprendre, c'est intéressant... et puis si je veux devenir avocate va bien falloir que j'apprenne... et puis... j'aime bien y aller aussi, j'ai mes amies là-bas, on rigole bien, on est dans la même classe »

Myriem

Pendant longtemps la réussite scolaire des jeunes filles de quartiers populaires fut mise en avant afin de montrer leur motivation et leur envie de s'émanciper de leur milieu. Bien sûr cela est réellement présent dans de nombreux discours de jeunes filles.

« Oui j'aimerais bien faire de longues études... comme ça si j'y arrive, je pourrais aller vivre ailleurs, avoir même mon propre appartement... comme toi » (Hawa).

Ainsi, ces jeunes filles souhaitant faire des études aspirent à des carrières différentes de celles de leurs parents, qui pour la plupart sont employés, ouvriers non qualifiés ou sans emploi. Elles visent quasiment toutes des postes de professions libérales, scientifiques, et intermédiaires

Myriem	Avocate
Houda	Dentiste
Alya	Sportive haut niveau
Linda	Esthéticienne
Hawa	Médecin
Leïla	Architecte
Halima	Avocate
Shaïma	Vendeuse habillage
Rabab	Professeure

Carrière envisagée pour les 9 filles du soutien scolaire

Mais cela n'est pas propre aux quartiers populaires, ainsi l'enquête de l'INSEE « Motivation et performances scolaires »¹⁰³ montre que la réussite des filles dans le milieu scolaire s'accompagne d'un projet professionnel ambitieux. Ainsi à 15 ans elles sont 48% à vouloir exercer une profession intellectuelle, scientifique ou de direction, contre 38% des garçons du même âge.

Mais s'émanciper ce n'est pas forcément rompre tout lien avec le quartier, pour C. Avenel¹⁰⁴ les jeunes cherchant à s'en sortir par leur scolarité ont tendance par leur travail intense à s'isoler de leurs groupes de pairs du quartier, mais cela, sans forcément rompre avec son milieu. Ainsi Myriem, une jeune fille du soutien scolaire le mentionne clairement dans ses propos.

« C'est vrai que souvent j'ai pas une grande vie sociale dans le quartier [...] je connais presque tout le monde c'est pas le problème, c'est juste que j'ai pas le temps, je bosse tout le temps, entre les devoirs et les révisions, j'ai juste pas le temps. [...] oui ça m'embête un peu de plus trop les voir, mais c'est plus important les révisions à mon stade » (Myriem).

Comme le mentionne C. Calogirou¹⁰⁵, pour quelques filles, l'école est perçue comme un des seuls moyens d'échapper à l'enfermement (de la cité ou de la famille) ; Hawa, qui avait mentionné le fait de ne pas avoir de loisir car partageant son temps entre les devoirs et l'aide familiale, dit profiter pleinement quand elle est au collège. Pour elle, se rendre dans cet établissement est un acte positif.

« Oui j'aime bien le collège, - Ah oui ? Pourtant tu me dis toujours ne pas aimer les cours... – [rire] oui les cours j'aime pas ça, mais le collège j'aime bien – Comment ça ? – Bah là-bas y'a mes amies, pendant la récréation on peut rigoler, on est tranquille » (Hawa).

¹⁰³. DJIDER Z., MURAT F. & ROBIN I. *Motivation et performances scolaires : les filles creuses l'écart*. 2003

¹⁰⁴. AVENEL C., in *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie*, 2005

¹⁰⁵. CALOGIROU C., *De l'influence du lieu sur les rapports microsociaux. Ses conséquences sur la socialisation des jeunes*, 1991. p.225

Ainsi l'accès aux études et à l'émancipation n'est pas forcément lié aux cours enseignés, mais à la structure d'accueil et à l'autonomie que revêt le statut d'étudiante.

« Lors d'une de nos réunions de groupe avec les filles nous parlons « d'être étudiante », elles me posent alors de nombreuses questions sur ma situation. Alya me demande alors si aller à la faculté est relié forcément avec le fait de devoir quitter sa famille. Je lui réponds que non, que cela est un choix et dépend bien évidemment de la distance famille-lieu d'étude. Elle se tourne vers Houda [sa meilleure amie] « Bon bah nous on va pas rester sur Toulouse hein ? », elle se tourne vers moi à nouveau et m'explique « Nous on veut faire une colocation toute les deux, ne pas être avec notre famille, être juste toute les deux et profiter seule », Houda reprend la suite « Mais ma famille elle va pas vouloir que je parte en colocation si je reste à Toulouse alors, ils vont vouloir que je reste à la maison », Alya rétorque « C'est pour ça qu'on va partir » » (Observation Groupe Journalistique).

La remise sur le droit chemin

« Je me souviens du jour au lendemain, on m'a dit là maintenant tu ne sors plus, j'avais des copines, j'avais des copines dans le bâtiment dans lequel j'étais, j'avais des copines, et puis moi du jour au lendemain on m'a dit qu'il fallait plus que je sorte, c'est comme ça »¹⁰⁶

Kebabza H & Welzer-Lang D, *Jeunes filles et garçons des quartiers*.

Quand une jeune fille a de “mauvaises” mœurs, commence à en être soupçonnée par la famille ou est la proie de rumeurs négatives circulant dans le quartier et déshonorant par ailleurs la famille, cette dernière peut effectuer différentes manœuvres afin de recadrer la jeune fille en question.

¹⁰⁶ KEBABZA H. & WELZER-LANG D. « *Jeunes filles et garçons des quartiers* » *Une approche des injonctions de genre* », 201. p32

Ainsi certaines familles confinent leurs filles afin de mieux les contrôler.

« - *Amina elle a pas le droit de sortir maintenant, ou alors juste avec sa famille - C'est une punition ? - Non non... enfin si si tu veux. Ses parents... ils l'ont vu fumer et là hop ! plus le droit. - Et ça fait longtemps ? - Bah... là ça fait... au moins depuis octobre dernier [6 mois] qu'elle est enfermée.* » (Houda).

D'autre n'hésitent pas à sortir leurs filles des activités périscolaires, si ce n'est de les déscolariser totalement. Le mariage avec un ami de la famille est également assez courant dans ces quartiers, permettant ainsi de placer sa fille dans une famille respectable afin que son image change. Le retour dans le pays d'origine, lui, est la solution dite "extrême" et si possible accompagné d'un mariage avec un ami ou un membre de la famille.

« *Je suis fatiguée d'entendre qu'elles partent l'été, elles en reviennent mariés, parce que ça aussi c'est quelque chose de récurant quand même depuis quelques années. Tu vois ? Fatiguées d'entendre des mamans, des jeunes, me dire si elles ne travaillent pas à l'école ce n'est pas grave, je vais la marier* » (Nacima).

« *Avec une autre bénévole nous parlons à une jeune 3ème qui prépare son stage découverte, elle souhaite le faire dans la vente. Elle nous dit alors avoir trouvé un vendeur de coques qui souhaite la prendre. Ayant mal entendu et voulant faire rire, je demande « dans la coke ? », cela fait rire ma collègue et la jeune fille qui me répond à la suite « tu es folle ? Si je fais quelque chose comme ça mon père il me renvoie au Bled et mariage avec un vieux !! Non merci* » (Observation Soutien Scolaire).

Conclusion

Par cette recherche, nous avons pu voir que les jeunes filles du quartier d'Empalot étaient bel et bien soumises à différentes pressions. La première, la sphère familiale, se caractérise par l'autorité des parents et des grands-frères prenant en main la vie des filles de la famille, les protégeant ainsi des "mauvaises" fréquentations et des rumeurs. Cette source de pression est directement liée à l'environnement de la rue, qui est la seconde tension. Ainsi l'espace fermé des cités est propice à la naissance des rumeurs et à l'importance de la réputation de chacun, chaque fait et geste se retrouve donc surveillé afin de ne pas créer de jugements négatifs sur sa propre personne, qui se répercuterait à la suite sur l'honneur de la famille. Le devoir de virginité, troisième contrainte, est un état se répercutant directement sur la réputation et l'honneur, devoir garder une image de fille vierge et donc respectable est un but, voire une obligation difficile à maintenir quand l'on sait que cette image repose intégralement sur ses actes et ses attitudes jugés par tous. La quatrième source de pressions est l'auto-stigmatisation, soit le fait de s'imposer à soi-même des contraintes qui seraient en lien avec les soi-disant "attentes" de son entourage. Ces quatre pressions sont fortement liées les unes aux autres, ainsi, le devoir de virginité entraîne les rumeurs de la rue qui provoquent à son tour la protection de la famille.

Ces pressions, ces obligations, occasionnent donc des conséquences sur les modes de vie de ces jeunes filles, les empêchant parfois d'avoir des pratiques que certaines souhaiteraient exercer, et c'est ici, que la problématique de ces conséquences est intéressante à observer dans le fait où elle crée des stratégies de leur part. Car, si ces filles donnent l'illusion à leur entourage, que ce soit la famille ou le quartier, de cautionner ces règles, leur réalité est toute autre, conformiste dans leur apparence, elles sont stratèges dans leurs choix et leurs actions.

Par conséquent, les filles sont donc bien moins visibles que les garçons dans les espaces d'Empalot, elles ne fréquentent que très peu la rue et n'y sont que de passage contrairement aux hommes, qui eux, sont dans une stratégie de visibilité. Mais si cette invisibilité est observable c'est parce qu'elles mettent en place des stratégies afin de vivre plus sereinement. Ainsi, pour ne pas être sujette aux nombreuses rumeurs, une grande majorité de ces filles n'hésitent pas à sortir d'Empalot et à vivre leur temps libre dans le

centre-ville, et quand elles en auront les moyens de le quitter définitivement. Pour d'autres, la ruse est de se "déguiser", de changer de comportement, de vêtements, selon le contexte. Si certaines vont adopter les traits du masculin ou les tenues "correctes", d'autres, elles, iront jusqu'à se voiler.

Beaucoup de jeunes filles de quartier, particulièrement celles ayant grandi dans une culture musulmane, se doivent de rester vierge jusqu'au mariage. Grande source de pressions comme nous l'avons vu, certaines filles dans le besoin d'information sur leur sexualité, ne pouvant pas en parler à leur mère à cause du tabou sexuel, mettent en œuvre diverses stratégies afin de se procurer des conseils auprès d'amies, de femmes plus âgées ou d'associations. Quand le désir de flirter se fait ressentir, cela se réalise pour un grand nombre via les outils d'informations et de communication, maîtrisant parfaitement les réseaux sociaux et les codes de dragues allant de pair, elles régissent leurs vies amoureuses depuis chez elles, restants discrètes aux yeux de leur entourage. Il en est de même pour les relations sexuelles, ainsi quand certaines filles sont dans le désir d'avoir des rapports, elles mettent en place différentes manœuvres afin, soit de ne pas toucher à leur hymen lors des relations, soit en masquant le fait qu'elles ne soient plus vierges lors de leur nuit de noces.

Pour s'émanciper de leur quartier, de leur famille, certaines filles misent sur leurs études, leur carrière. Si l'école en tant que don de savoir n'est plus au premier plan, c'est l'établissement et le statut d'étudiante qui sont recherchés, lieu, statut permettant de sortir de chez soi et de quitter son "déguisement", que ce soit quelques heures dans la journée ou durant plusieurs années.

Mais parfois le choix de vie de certaines filles se trouve être plus compliqué, cela est le cas avec l'entrée dans la religion, ainsi, inquiétant les parents plus que les rassurant, certaines jeunes n'hésitent pas à arrêter leur scolarité, leur travail et/ou à se marier. De plus, pratiquer méticuleusement l'Islam tient à s'exclure du pays laïc qu'est la France, provoquant alors du mépris, de la colère et un sentiment de victimisation de la part de ces filles. Bien plus dramatique, les vies de ces jeunes filles sont parfois reprise en main par leurs familles. Quand un doute, une rumeur est émise sur l'une d'elle, des conséquences lourdes provenant de son entourage peuvent alors la toucher, ainsi beaucoup se retrouvent enfermées chez elles, d'autres sont dans l'obligation d'arrêter leur scolarité, leur travail afin de se marier, parfois même de retourner dans leur pays d'origine (ou simplement celui des parents qu'elles n'ont jamais connue) afin de se marier là-bas.

Il reste important de se rendre compte de l'ingéniosité de ces filles et de leurs tactiques mises en place afin de donner l'illusion d'un cautionnement de ces lois, de leurs attitudes respectueuses, calmes et passives correspondant aux postures attribuées aux femmes dans ces milieux (et dans notre société en général). De-là, elles correspondent à la norme attendue d'elles, l'entourage se retrouve donc satisfait et fier de ces jeunes filles. Si l'analyse s'arrêteraient ici, il serait simple de les juger de passives et de soumises (comme il est souvent mentionné dans les discours populaires), et c'est ici que ce travail dévoile l'habileté et le talent de ces filles, stratégiques plus que dociles, elles parviennent à contrôler leur vie malgré les règles et les pressions en les aménageant et en les détournant. Si elles sont invisibles, aussi bien des espaces de la rue que des discours populaires, c'est à leur avantage, il suffit parfois de se cacher pour vivre tranquille, sereine et libre !

Et c'est ici que l'on pourrait se demander si finalement, ne sont-elles pas dans ces quartiers bien moins soumises aux dictâtes de genres, aux inégalités sociales, aux pressions familiales, à l'environnement de la rue, à la religion et aux stigmates que leurs confrères, les jeunes garçons, toujours à la vue de tous ?

Bibliographie

ADRAOUI M-A. & ARSLAN L. « L'islam en France pour les nuls actu », Coll Pour les Nuls Culture Générale, 2013, 160 pp.

AVENEL C. « Les adolescents et leur cité, dans les « quartiers », Enfances & Psy (n°33) 2006/4, p. 124-139.

AVENEL C. « Sociologie des « quartiers sensibles », Paris, Armand Colin, 2004, 128 pp.

BEAUD S. & PIALOUX M. « Violence urbaines, violences sociales. Genèse des nouvelles classes dangereuses » Paris, Fayard, 2003, 426pp.

BERTHAUD J. « La banlieue du « 20 heures » : ethnographie de la population d'un lieu commun journalistique », Coll L'ordre des choses, Agone, 2013, 432pp.

BIDART C., « Les âges de l'amitié. Cours de la vie et formes de la socialisation », Transversalités (N° 113) 2010/1, p. 65-81.

BOUKHOBZA N. « Les filles naissent après les garçons. Représentations sociales des populations d'origine maghrébine en France », in Revue européenne des migrations internationales, vol.21, n°1, 2005, 17pp.

« Brut de fouilles ! » Lien : <http://saintraymond.toulouse.fr/Archives-Toulouse-Niel-Brut-de-fouillesa232.html> [21/05/2017]

BURGESS E.W. « La Croissance de la ville. Introduction à un projet de recherche » p131-147 in L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine, I.JOSEPH & Y GRAFMEYER, Ed Champs d'essais, 2009, 378pp.

CALOGIROU C. « De l'influence du lieu sur les rapports microsociaux. Ses conséquences sur la socialisation des jeunes » in Hanna Malewska-Peyre et al, la socialisation de l'enfance à l'adolescence, Presses Universitaires de France, Psychologie d'aujourd'hui, 1991, p.219-225.

CASTERET. A-M. « Les mystères de Toulouse » in L'Express, Oct 2001, Lien : http://www.lexpress.fr/informations/les-mysteres-de-toulouse_646221.html [30/07/2018]

- DJIDER Z., MURAT F. & ROBIN I. Motivation et performance scolaires : les filles creuses l'écart., Insee Premier n°886, Mars 2003.
- DOMERGUE R. « L'intégration des maghrébins dans les villages du midi », 2011, Montpezat, 272pp.
- DORTIER J.F. « Le dictionnaire des sciences sociales », Ed Sciences Humaines, 2013, 464pp.
- DUBET F. « Sociologie de l'expérience », Coll La couleur des idées, Le Seuil, 1994, 272pp.
- DURET « Anthropologie de la fratrie dans les cités », Paris, PUF, 1996, 188pp.
- DURKHEIM E. « Les règles de la méthode sociologique », Coll Quadrige, Ed PUF, 1993, 154pp.
- EZRA PARK. « La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain » p83-131 in L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine, I.JOSEPH & Y GRAFMEYER, Ed Champs d'essais, 2009, 378pp.
- ELTAHAWY M. « Foulards et hymens. Pourquoi le Moyen-Orient doit faire sa révolution sexuelle » Ed Belfond, 2015, 300pp.
- FOUCAULT M. « Surveiller et Punir. Naissance de la prison », Paris, Gallimard, 1975, 360pp.
- GOFFMAN E. « Stigmate. Les usages sociaux du handicap », Paris, Les Editions de Minuit, Coll Le sens commun, 1975, 180pp.
- GUENIF SOUILAMAS N. « Des beurettes aux descendantes d'immigrants nord africains », Ed Grasset, Coll Partage du savoir, 2000, 363pp.
- GUENOLE T. « Les jeunes de banlieues mangent-ils les enfants ? » Coll Pour mieux comprendre, Le Bord de l'eau, 2016, 213pp.
- IFOP, « Analyse (1989-2011) : Enquête sur l'implantation et l'évolution de l'Islam en France », juillet 2011.

JOIGNOT F. « *En France, des jeunes de plus en plus fidèle à l'Islam* », in *Le Monde*, 11/2012

Lien : http://www.lemonde.fr/culture/article/2012/11/01/des-jeunes-fideles-a-l-islam_1784520_3246.html [30/07/2018]

KEBABZA H. « *« Invisible ou Parias » filles et garçons des quartiers de relégation* » *Empans*, (N°67), 2007/3, p.30-33.

KEBABZA H & WELZER-LANG D. « *« Jeunes filles et garçons des quartiers » Une approche des injonctions de genre* » Septembre 2013.

LAMOUREUX M. « *Etre une jeune fille et vivre en banlieue* », La Croix, Mars 2006. Lien : <https://www.la-croix.com/Actualite/France/Etre-une-jeune-fille-et-vivre-en-banlieue- NG - 2006-03-30-589908> [26/07/2018]

Les cahiers de profession banlieue, « *Jeunes des quartiers populaires. Construction de l'identité image et autonomie* », mars 2005.

LEPOUTRE D. « *Cœur de Banlieue. Codes, rites et langages* », Ed Odile Jacob, 1997, 362pp.

MAUGER G. « *Jeunesse : essai de construction d'objet* », *Agora débats/jeunesses*, vol. 56, no. 3, 2010, p. 9-24.

MAZZOCCHETTI J. « *L'intériorisation du stigmate de la délinquance comme violence* » *La Revue Nouvelle*, n°12, déc. 2008. 6pp.

MOSSUZ-LAVAU J. « *La vie sexuelle en France* », Coll Points, 2005, 430pp.

Observation national des zones urbaines sensibles, Rapport 2011, 304pp. Lien : http://www.ville.gouv.fr/IMG/pdf/rapport_onzus_2011.pdf [28/07/18]

PINGAUD, É. « *Un militantisme musulman ?* », *Savoir/Agir*, vol. 22, no. 4, 2012, pp. 61-69.

PITT-RIVERS, J, « *Anthropologie de l'honneur : la mésaventure de Sichem* », Paris : Le Sycomore, 1983, 273pp.

SAUVADET T. « *Le Capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeune de cité* », Coll Hors collection, Ed Armand Colin, 2006, p.304.

Toulouse Métropole « Toulouse, Empalot. Un quartier inscrit dans une dynamique d'ouverture », in Portraits de quartiers, production du Contrat de Ville 2015-2020 de Toulouse Métropole, avril 2015.

VIDAL-NAQUET P. & CHÂTELET F. « La cité grecque », Université Antilles, 2018,
Lien : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/grece-antique-civilisation-la-cite-grecque/> [15/03./2018]

WEBER M., « Essais sur la théorie de la science », Paris, Ed Pocket, Coll Agora, 1992, 439pp.

WHYTE William F., *Street Corner Society, the Social Structure of an Italian Slum*, Chicago : University of Chicago Press, 1943 (trad.fr.Street Corner Society : la structure sociale d'un quartier italo-américain, traduit de l'américain par H.PERETZ, Paris : La découverte, 1996), 398pp.

WIRTH L. « Le Ghetto », Grenoble, PUG, 1980, 312pp.

Sitographie

La Gargouille : http://www.la-gargouille.org/spip.php?page=rubrique&id_rubrique=1
[21/05/2017]

Aux Sources d'Empalot : <https://auxsourcesdempalot.com/empalot/lhistoire-du-quartier/>
[21/05/2017]

Filmographie

BOUZID N. « Millefeuille », 2013

DESROSIERES A. « Haramiste », 2015

INDEX

Brèves descriptions des enquêté-e-s

L'ensemble des noms a été modifié afin de préserver l'anonymat des personnes.

Alya, 14 ans, collégienne, fille unique. D'origine marocaine elle a grandi à Empalot. Ses parents étant séparés, elle passe son année à Empalot avec sa mère et part rejoindre son père en Bretagne durant les vacances. Passionnée d'équitation, elle gère une chaîne Youtube sur le sujet. Depuis 8 ans, elle est « meilleure amie » avec Houda.

Ayoub, Jean et Solange travaillent tous trois comme animateurs-trices à la ludothèque d'Empalot. Jean y est d'ailleurs le plus ancien des salariés de la médiathèque, il y fut recruté dès la création du lieu.

Bilal, 24 ans, né en Algérie et d'une famille kabyle, a grandi à Empalot. Après avoir fait des études de sociologie à la faculté Jean Jaurès à Toulouse, il est aujourd'hui auto-entrepreneur. Il est marié depuis 2 ans à une algérienne.

Diego, 13 ans, collégien, est le grand-frère d'une fratrie de 4 garçons. D'origine portugaise, il a grandi dans le quartier. Passionné de danse il m'a souvent accompagné lors de sorties culturelles.

Farid, habitant du Mirail, est depuis quelques années directeur d'une association socioculturelle dans le quartier d'Empalot.

Gabrielle, 27 ans, est depuis deux ans animatrice dans une association du quartier d'Empalot.

Hawa, 14 ans, collégienne, a grandi à Empalot dans une famille nombreuse. Aînée de six frères et sœurs, elle partage son temps entre ses études et sa famille.

Houda, 13 ans, a grandi dans le quartier d'Empalot avec son frère jumeau. Collégienne et sportive (club de foot), elle souhaite devenir dentiste. Sa « meilleure amie » est Alya.

Linda, 14 ans, collégienne habite le quartier depuis qu'elle est enfant. D'origine portugaise, elle retourne régulièrement au pays avec sa famille.

Ludivine est directrice d'une association socioculturelle d'Empalot. Professeure de sport en son début de carrière, elle se tourna finalement vers la direction d'association et fut notamment appelé à Empalot il y a cinq ans, afin de rétablir une association se détériorant.

Karim, 13 ans, collégien, est le grand-frère d'une fratrie de trois garçons.

Maalik a grandi à Clichy-sous-Bois en Seine-Saint-Denis avant de venir s'installer au quartier des Isards à Toulouse il y a quelques années. Médiateur de la médiathèque d'Empalot, il est également le fondateur et directeur d'une association franco-congolaise.

Maya est intervenante dans différentes structures pour enseigner le self défense aux femmes, elle a ainsi participé à de nombreux ateliers au sein du quartier d'Empalot avec des femmes de tout âge.

Myriem, 13 ans est collégienne. Habitant à Empalot depuis sa naissance avec ses deux grandes-sœurs, elle souhaite devenir avocate. Très studieuse, elle passe la plupart de son temps à travailler ses devoirs, à lire et à écrire de courts poèmes.

Nacima travaille depuis 31 ans dans une association socioculturelle sur le quartier du Mirail, et depuis quelques années elle en est devenue la directrice. Fille de deux parents marocains elle a grandi à Montauban avant de rejoindre Toulouse pour faire ses études. Pendant plusieurs années elle a assurée des ateliers non-mixtes réservés aux filles du Mirail.

Nadia est née et a grandi dans le quartier d'Empalot en compagnie de ses frères. A aujourd'hui 33 ans, elle n'a jamais quitté son quartier. Co-directrice d'un pôle jeunesse à Empalot depuis quinze ans, elle gère actuellement un CLAE et un Centre de Loisir.

Nawal fut dans les années 2000 médiatrice dans le quartier d'Empalot au sein d'une structure préventive. Aujourd'hui elle a changé de secteur et ne travaille plus sur le quartier.

Sarah, 23 ans, est arrivée du Maroc avec sa famille dans le quartier d'Empalot il y a dix ans. Elle est actuellement étudiante en langue vivante à la faculté afin de devenir professeur de langue.

Selma, 22 ans, a grandi avec ces deux frères dans le quartier d'Empalot. En couple depuis trois mois elle est en formation afin de devenir animatrice.

Théo, 38 ans, est co-directeur d'un CLAE et d'un centre de loisir à Empalot. Ayant grandi en Bretagne, il anima là-bas des sorties culturelles en mer pour tout public. Il y a 9 ans, il décide de changer de voie et vient travailler à Empalot en tant qu'animateur.

Guide d'entretien jeunes filles

Bonjour, je suis une étudiante en Master MISS à l'université Jean-Jaurès. Je travaille actuellement sur mon mémoire qui traite des jeunes filles des quartiers populaires, de leurs scolarités, de leur approche à la religion et des réseaux qu'elles créent. J'aimerais connaître vos opinions sur la question afin de pouvoir me faire une idée pour mon mémoire. Si certaines questions vous gênent, vous avez tout à fait le droit de ne pas y répondre.

L'entretien restera anonyme et ne sortira pas du cadre de mon travail. S'il est possible de vous enregistrer, je vous préviens que je serais la seule à recueillir vos propos. Si vous le souhaitez nous pouvons changer votre nom et pourquoi ne pas en trouver un ensemble.

Biographie

- Est-ce que vous pouvez me dire ce que vous faites dans la vie ?

Les études

- Quelles études faites-vous actuellement ?
- Qu'avez-vous fait avant ?
- Que comptez-vous faire dans le futur ?

Le travail

- Où travaillez-vous ?
- Depuis quand travaillez-vous dans ce lieu ?
- Avez-vous travaillé ailleurs auparavant ?
- Que faites-vous dans ce lieu ?

Le quartier

- Dans quel quartier vivez-vous ?
- Depuis combien de temps habitez-vous dedans ?
- Pouvez-vous me dire comment ça se passe la vie, le quotidien dans le quartier ?
- Faites-vous des activités dans votre quartier ? (être en extérieur, profiter des infrastructures)
- Qu'en pensez-vous de ce quartier ?

La famille

- Avez-vous des frères, des sœurs ?
- Si oui, quel âge ont-ils ?

Entretien jeunes

- Vous entendez-vous bien avec votre famille ?

La religion

- **Pratiquez-vous une religion ?**
 - Si non, Qu'en pensez-vous ?
 - Avez-vous des membres de votre famille qui pratiquent ?
 - Avez-vous des ami-e-s qui pratiquent ?
 - Comment cela se passe t'il ?
 - Qu'en est-il de leur famille ?
 - Si oui depuis quand ?
 - Pouvez-vous me raconter ce que cela représente pour vous ?
 - Comment vous est-t-il venue le fait de suivre cette religion ?
 - Etes-vous pratiquante ou simplement croyante ?
 - Des membres de votre famille pratiquent-ils aussi une religion ?
 - Avez-vous des amis qui pratiquent une religion ? même autre que... ?

L'amitié

- Avez-vous beaucoup d'amis ? autant des garçons que des filles ?

Rapport avec les garçons

- **Quels sont vos ami-e-s ?**
 - Si oui il y a des garçons, sont-ils plus nombreux que vos amies filles ?
 - Racontez-moi où vous vous êtes rencontrés ?
 - Comment ça se passe pour vous avec les filles et les garçons ? d'après-vous les relations sont t'elles les mêmes ?
 - Etes-vous aussi proche d'eux que de vos amies filles ?
 - Comment vos ami-e-s prennent-ils l'idée de fréquenter des garçons ?
 - Comment votre famille perçoit-elle cela ?
 - Si non, pourquoi cela ?
- **Etes-vous en couple ?**
 - Si non, l'avez-vous déjà été ?

Entretien jeunes

- Comment avez-vous connu votre copain ?
- Votre copain est-il du quartier ?
- Vous voyez vous régulièrement ?
- Où vous rencontrez-vous ?
- Votre entourage est-il d'accord avec cette situation ?

- **Avez-vous des rapports sexuels avec votre conjoint ?**
 - Si oui, depuis combien de temps ?
 - Votre entourage est-il au courant ?
 - Vous protégez-vous ?
 - Comment avez-vous eu des informations sur la contraception ?

 - Si non, cela est-il un choix de votre part ?

- **Parler vous de sexualité avec des personnes de votre entourage ? (amis, famille, professionnel)**

Donnée socio-démographiques

- Où vivez-vous ?
- Où êtes-vous né ?
- Quel âge avez-vous ?
- Quelle est la profession de votre mère ?
- Quelle est la profession de votre père ?
- Quelle est votre situation maritale ?

Guide d'entretien jeunes garçons

Bonjour, je suis une étudiante en première année de Master MISS à l'université Jean-Jaurès. Je travaille actuellement sur mon mémoire qui traite des jeunes filles des quartiers populaires, de leurs scolarités, de leur approche à la religion et des réseaux qu'elles créés. J'aimerais connaître vos opinions sur la question afin de pouvoir me faire une idée pour mon mémoire. Si certaines questions vous gênent, vous avez tout à fait le droit de ne pas y répondre.

L'entretien restera anonyme et ne sortira pas du cadre de mon travail. S'il est possible de vous enregistrer, je vous préviens que je serais la seule à recueillir vos propos. Si vous le souhaitez nous pouvons changer votre nom et pourquoi ne pas en trouver un ensemble.

Biographie

- Est-ce que vous pouvez me dire ce que vous faites dans la vie ?

Les études

- Quelles études faites-vous actuellement ?
- Qu'avez-vous fait avant ?
- Que comptez-vous faire dans le futur ?

Le travail

- Où travaillez-vous ?
- Depuis quand travaillez-vous dans ce lieux ?
- Avez-vous travaillé ailleurs auparavant ?
- Que faite-vous dans ce lieu ?

Le quartier

- Dans quel quartier vivez-vous ?
- Depuis combien de temps habitez-vous dedans ?
- Pouvez-vous me dire comment ça se passe la vie, le quotidien dans le quartier ?
- Faites-vous des activités dans votre quartier ? (être en extérieur, profiter des infrastructures)

Entretien jeunes

- Qu'en pensez-vous de ce quartier ?

La famille

- Avez-vous des frères, des sœurs ?
- Si oui, quel âge ont-ils ?
- Vous entendez-vous bien avec votre famille ?

La religion

- **Pratiquez-vous une religion ?**
 - Si non, Qu'en pensez-vous ?
 - Avez-vous des membres de votre famille qui pratiquent ?
 - Avez-vous des ami-e-s qui pratiquent ?
 - Comment cela se passe t'il ?
 - Qu'en est-il de leur famille ?

 - Si oui depuis quand ?
 - Pouvez-vous me raconter ce que cela représente pour vous ?
 - Comment vous est-venue le fait de suivre cette religion ?
 - Etes-vous pratiquante ou simplement croyante ?
 - Des membres de votre famille pratiquent-ils aussi une religion ?
 - Avez-vous des amis qui pratiquent une religion ? même autre que... ?
 -

L'amitié

- Avez-vous beaucoup d'amis ? autant des garçons que des filles ?

Rapport avec les filles

- **Quels sont vos ami-e-s ?**
 - Si oui il y a des filles, sont-elles plus nombreuses que vos amis garçons ?
 - Racontez-moi où vous vous êtes rencontrés ?
 - Comment ça se passe pour vous avec les filles et les garçons ? d'après-vous les relations sont t'elles les mêmes ?
 - Etes-vous aussi proche d'eux que de vos amis garçons ?

Entretien jeunes

- Comment vos ami-e-s prennent-ils l'idée de fréquenter des filles ?
- Comment votre famille perçoit-elle cela ?

- **Si non**, pourquoi cela ?

- **Etes-vous en couple ?**
 - **Si non**, l'avez-vous déjà été ?
- Comment avez-vous connu votre copine ?
- Votre copine est-elle du quartier ?
- Vous voyez vous régulièrement ?
- Où vous rencontrez-vous ?
- Votre entourage est-il d'accord avec cette situation ?

- **Avez-vous des rapports sexuels avec votre conjointe ?**
 - **Si oui**, depuis combien de temps ?
 - Votre entourage est-il au courant ?
 - Vous protégez-vous ?
 - Comment avez-vous eu des informations sur la contraception ?

 - **Si non**, cela est-il un choix de votre part ?

- **Parler vous de sexualité avec des personnes de votre entourage ? (amis, famille, professionnel)**

Donnée socio-démographiques

- Où vivez-vous ?
- Où êtes-vous né ?
- Quel âge avez-vous ?
- Quelle est la profession de votre mère ?
- Quelle est la profession de votre père ?
- Quelle est votre situation maritale ?

Guide d'entretien travailleurs- sociaux

Bonjour, je suis une étudiante en Master MISS à l'université Jean-Jaurès. Je travaille actuellement sur mon mémoire qui traite des jeunes des quartiers populaires et précisément des rapports filles / garçons. J'aimerais connaître vos opinions sur la question afin de pouvoir me faire une idée pour mon mémoire.

L'entretien restera anonyme et ne sortira pas du cadre de mon travail. S'il est possible de vous enregistrer, je vous préviens que je serais la seule à recueillir vos propos.

Parcours professionnels

- Quelles études avez-vous effectuées ?
- Pourquoi ce choix de métier ?
- Avez-vous travaillé dans d'autres secteurs ? entreprises ?
- Quelles sont les difficultés du métier ?
- Quelles sont les joies du métier ?

L'infrastructure

- Pour quelle(s) infrastructure(s) travaillez-vous ?
- En quoi consiste votre travail ?
- Depuis quand travaillez-vous dans cette entreprise ?
- Que fait votre infrastructure ?
- Accueillez-vous des jeunes ?
 - Si oui, quelle est la tranche d'âge des jeunes accueillis ?
 - Y a-t-il autant de garçons que de filles ?
 - Racontez-moi les activités que vous faites avec les jeunes.
 - Est-ce principalement des jeunes de ce quartier ?

Séparation fille / garçon

- Comment se passent les relations entre garçons et filles ?
- Que pouvez-vous me dire là-dessus ?
- Avez-vous des exemples de situations que vous pouvez me décrire ?
- Comment expliquez-vous ces situations (de séparation par exemple) ?
- Les garçons et les filles se mélangent-ils dans vos activités, actions ?
 - Si non, comment le voyez-vous ?
 - Qu'en pensez-vous ?
 - Comment faites-vous pour remédier à ces situations de séparation ?
 - Cette séparation se voit-elle en dehors de vos locaux, actions ?

 - Si oui, est-ce vous qui favorisez cette rencontre, ou se fait-elle naturellement ?

Données socio-démographique

- Où vivez-vous ?
- Où êtes-vous né ?
- Quel âge avez-vous ?
- Quelle est la profession de votre mère ?
- Quelle est la profession de votre père ?
- Quelle est votre situation maritale ?